SEMINAIRE DE TRAVAIL SUR LE THEME DE :

« LA PLACE DU PLAISIR DANS UNE DEMARCHE PREVENTIVE DES COMPORTEMENTS DE CONSOMMATION DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES »

ORGANISE A L'INITIATIVE DE LA MISSION INTERMINISTERIELLE DE LUTTE CONTRE LA DROGUE ET LA TOXICOMANIE, LE 10 DECEMBRE 1997, DANS LE CADRE DE LA PREPARATION DE LA SEMAINE EUROPEENNE DE PREVENTION DES TOXICOMANIES (SEPT).

Comité d'organisation

- Marie-Pierre HOURCADE, Coordinateur national de la SEPT
- Françoise MOYEN, Chargée de mission MILDT
 Professeur Lionel FOURNIER, Chargé de mission MILDT
- Danièle VASSEUR, Chargée de mission CFES

Consultations

- M. MOREL
- Docteur FERRAND
- M. FATELA
- Docteur HAUTEFEUILLE
- Professeur OLIEVENSTEIN
- Professeur BENHAMOU

Retranscription des débats

- Mme Jacqueline DIDIER, CFES

LA PLACE DU PLAISIR DANS UNE DEMARCHE PREVENTIVE DES COMPORTEMENTS DE CONSOMMATION DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES

Les intervenants ont été invités à porter leur réflexion sur les trois questions suivantes :

- 1. Le plaisir est-il une valeur ? Donne-t-il un sens à la vie ?
- 2. Comment ce concept de plaisir peut-il faire évoluer la pratique éducative et la prévention en général ?
- 3. Comment traduire cette thématique auprès du public (professionnels, parents, jeunes)?

Mesdames et Messieurs,

- FERRAND, médecin psychiatre, responsable du Centre CASSINI
- JEAMMET, médecin pédopsychiatre, responsable du service psychiatrique de l'adolescent et du jeune adulte à l'Institut Mutualiste Montsouris
- MENARD, sociologue
- SISSA, philosophe, professeur à l'université Johns Hopkins à Baltimore, chercheur au CNRS

ont apporté leur éclairage aux débats qui rassemblaient dans les locaux de la MILDT, outre l'ensemble des ministères impliqués, les personnalités suivantes :

- M. COHEN, Directeur de Drogues info service
- M. COSTES, Directeur de l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies
- M. FATELA, Psychanalyste Directeur de l'association « Parcours »
- Docteur HAUTEFEUILLE, Directeur du centre « Imagine »
- M. MOREL, Président de l'association du Réseau européen des intervenants en toxicomanie (ERIT)
- Professeur OLIEVENSTEIN, médecin chef du centre médical Marmottan
- Professeur PARQUET, Professeur des universités au CHU de Lille
- Docteur SHELLY, Président de l'association « Arémédia »
- M. TONNELET, Président de l'Association Nationale des Intervenants en toxicomanie

MINISTERES REPRESENTES

Ministère de l'Emploi et de la solidarité:

- Mme Nathalie DUPARC, Direction Générale de santé (Bureau SP 3)
- Jean DELLES, Délégation interministérielle au dévoleppement social urbain
- Corinne TICHOUX, Délégation interministérielle au dévoleppement social urbain

Ministère de la Justice :

- Mme Valérie SAGANT, Direction des Affaires criminelles et des grâces
- Dominique BROSSIER, Direction de la Protection judiciaire de la jeunesse

Ministère de l'Education nationale, de la Recherche et de la Technologie :

- Mme Nadine NEULAT, Direction des Lycées et collèges
- Magali ROUX-ROUQUE, Direction générale de la recherche et de la technologie,

Ministère de l'Intérieur :

- Brigitte LAFOURCADE, Mission interministérielle de lutte anti-drogue

Ministère de la Défense :

- Commandant Emmanuel BARTIER, Direction générale de la Gendarmerie nationale

Ministère de l'Agriculture et de la pêche :

- Mme LE QUANG Eve, Direction générale de l'enseignement et de la recherche
- Christiane HERMELIN, Service des relations sociales

Ministère de la Jeunesse et des sports :

- Dominique BILLET, Direction de la jeunesse et de la vie associative
- Alain GARNIER, Chef du bureau médical
- Dr TRAN, Mission médecine du sport

Secrétariat d'Etat, chargé de l'Outre-Mer:

- Marie-Laure DAUPHIN, Direction des affaires économiques, sociales et culturelles

Secrétariat d'Etat, chargé du Budget :

- Mme Dominique ROLIN LE COZ, Direction générale des douanes et droits indirects
- Mme Françoise PIAT, Direction générale des douanes et droits indirects

Fonds d'action sociale:

- Mme Denise CAUSSE

TRANSCRIPTION DES DEBATS DU SEMINAIRE DU 10 DECEMBRE 1997 SUR LE THEME : « LA PLACE DU PLAISIR DANS UNE DEMARCHE PREVENTIVE DES COMPORTEMENTS DE CONSOMMATION DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES »

Mme de VEYRINAS

Il me revient le grand plaisir de vous accueillir pour cette matinée de réflexion. Je voudrais tout d'abord vous dire que, aux yeux de la MILDT, cette matinée est importante, parce que nous sommes tous de ministères différents, intervenants en toxicomanie ou non, dans différents domaines, dans différentes régions, pour ensemble, poser une problématique et l'approfondir.

Je vais donner la parole à Marie-Pierre Hourcade, qui donnera le cadre de cette réunion, et remercie très sincèrement ceux et celles qui ont accepté de venir apporter leur contribution, pour que nous puissions enrichir notre réflexion.

Marie-Pierre HOURCADE

Avant d'entrer dans le coeur des débats, il faut préciser que ce séminaire s'inscrit dans le cadre de la préparation de la Semaine européenne de prévention des toxicomanies (SEPT), dont le thème proposé par la Commission européenne est : « Pluridisciplinarité et prévention de la toxicomanie, sensibilisation de la société civile et partenariats ». Pour notre programme national, il nous a paru intéressant de présenter un thème plus ciblé, le thème qui vous a été proposé pour ce séminaire : « La place du plaisir dans une démarche préventive des comportements de consommation de substances psychoactives ».

Cette Semaine va se dérouler l'an prochain, en novembre 1998. Les instances européennes nous demandent de travailler dès à présent. Cet événement s'intégrera dans un ensemble d'actions qui sera développé sous l'impulsion de la MILDT, par les ministères et les associations. L'ensemble de ces actions reposera sur un travail ou sur des orientations qui sont en train d'être élaborées, et en cours de finalisation, mais qu'il est important de vous faire connaître dès à présent pour que vous compreniez que les orientations que nous vous proposons dans le cadre de la SEPT sont aussi celles qui fondent la politique générale de prévention menée par la MILDT.

On peut dégager quelques axes de travail qui reprennent d'ailleurs l'économie générale des travaux menés par la Commission présidée par le professeur Parquet. Son rapport sera communiqué ces prochains jours.

Cette prévention repose sur trois, quatre axes. Elle va s'intéresser au phénomène de polyconsommation, et à l'ensemble des substances psychoactives, qu'elles soient licites ou illicites. Nous ferons une distinction entre les comportements de consommation, les comportements d'usage, d'abus et de dépendance. Cette prévention reposera sur la valorisation du développement des facteurs de protection, tout en prenant en compte, bien sûr, les facteurs de vulnérabilité. C'est ainsi que l'on reprend les grands axes de travail de la Commission Parquet. Enfin, le public ciblé est prioritairement le public des jeunes.

Alors, pourquoi ce thème, qui est inhabituel dans un cadre institutionnel ? Il me semble que l'objectif de la prévention est de tendre à la modification des comportements, des comportements d'usage. Cela n'est pas facile, puisque l'on sait que si la seule information est importante, elle n'est pas suffisante, qu'il s'agisse de l'information qui porte sur les effets des produits ou sur leurs conséquences sur la santé. Essayer d'aborder les choses autrement et parler du plaisir me paraît au centre du sujet.

La notion de plaisir est au centre du sujet, pour le toxicomane, pour l'usager qui, sans être toxicomane, est également, certainement, dans une recherche de plaisir et, de façon générale, pour les jeunes qui, sans être nécessairement dans des pratiques de consommation de substances psychoactives, sont par contre souvent dans la recherche de multiples plaisirs.

Je crois que le débat est riche et qu'il est important de pouvoir parler entre adultes et jeunes des différentes sources de plaisir. Ce sont des points qui seront sûrement développés ce matin : qu'on parle de plaisir immédiat, de plaisir différé dans le temps, et aussi d'autres plaisirs, la notion de plaisir peut être déclinée selon plusieurs modalités.

La réflexion peut être aussi portée sur tout ce qui relève de l'affectivité. Quand on parle de consommation, on est dans l'ordre de la sensation, de la recherche de sensation, qui est peut-être à distinguer de l'émotion, du sentiment... toutes ces questions qui sont peu parlées, peu parlées dans les familles, et peu parlées dans les écoles. Donc, cela pourrait être une entrée intéressante.

Au-delà de cette réflexion, qui pourrait être partagée entre jeunes et adultes, on peut penser que développer des activités où le jeune trouve du plaisir pourrait faire reculer la propension à recourir à des produits toxiques, même si ceux-ci procurent, on le sait bien, du plaisir. Par ailleurs, cette notion de plaisir peut interroger la pratique éducative, et c'est une des questions qui a été soumise à notre réflexion ce matin. Ceci est bien sûr une hypothèse de travail, mais qui nous a paru intéressante. Je dis une hypothèse de travail parce que, en matière de prévention, on est dans un secteur extrêmement complexe, on n'est pas dans le domaine de la connaissance scientifique. Ce qui est sûr, c'est que cette approche permet aussi de travailler sur les facteurs de protection, étant entendu que la recherche des plaisirs peut être aussi un facteur de vulnérabilité et de destruction, s'il y a abus ou excès.

Nous avions proposé dans un premier courrier comme thème du séminaire : « le plaisir comme facteur de protection des jeunes dans le cadre d'une prévention des comportements de consommation de substances psychoactives ». Dans un souci de précision, nous avons décliné ce thème sous forme de trois questions que nous souhaitions poser aujourd'hui à des professionnels d'autres champs : une question d'ordre philosophique, une question d'ordre plutôt pédagogique, et une autre question qui relève de la communication.

- La première question est fondamentale, puisqu'elle interroge ce sur quoi reposent les fondements mêmes de la prévention. Elle sera posée plus particulièrement à Mme Giulia Sissa, philosophe, qui est professeur à l'université de Baltimore, chercheur au CNRS, et qui vient de publier : « Philosophie de la drogue. Le plaisir et le mal ».
- Puis nous avons sollicité l'éclairage de Mme Ferrand, médecin psychiatre, directeur du centre Cassini, centre de soins spécialisés rattaché au service de psychiatrie de l'hôpital Cochin, qui a mené, l'an dernier, dans le cadre de la 4ème rencontre clinique autour du toxicomane, des travaux sur le thème du plaisir des drogues.

- M. Ménard, sociologue, travaille à la FORS (Fondation pour la recherche sociale). Il a réalisé une étude à la demande du FAS et du ministère de la Jeunesse et des sports sur les jeunes issus de l'immigration et transmetteurs de savoir,
- et M. Jeanmet, Professeur de psychiatrie, chef du service de pédopsychiatrie à l'hôpital Montsouris à Paris, bien connu pour ses travaux sur l'adolescence.

1. Mme FERRAND

Je tiens à dire mon étonnement quand j'ai reçu le coup de téléphone de Mme Hourcade me parlant de son projet de semaine de prévention ciblée sur le plaisir. Je me suis dit : voilà une démarche audacieuse et courageuse... C'est vrai que parler de plaisir, de droit au plaisir, dans une période où le chômage, la précarité reviennent constamment en arrière-plan de nos prestations, en arrière-plan des préoccupations des jeunes, c'est bien!

En regard de cette situation, la société a largement accru ses exigences d'action, de responsabilité individuelle, en particulier vis-à-vis des jeunes qui doivent être autonomes, qui doivent réussir, qui doivent être responsables... On leur en donne les moyens et s'ils ne réussissent pas, c'est vraiment qu'ils ne profitent pas des moyens qui sont mis à leur disposition.

Personnellement, je ne suis pas sûre qu'on leur donne vraiment les moyens de réussir. Je me pose la question de savoir si on n'est pas, déjà là, dans une sorte d'illusion factuelle et si on n'est pas quelquefois dans le faux semblant à l'égard d'un certain nombre de choses. Dans ce contexte, pour revenir au sujet de ce matin, quelle est l'image du plaisir dans le système social ? Qu'est-ce qu'on entend, qu'est-ce qui est véhiculé par la publicité par exemple ? Ce sont des images de plaisir extrême, de plaisir extatique, avec toute une culture marchande qui valorise l'éternité de la jouissance vue de l'extérieur. Ce qui est valorisé, c'est l'apparence du plaisir, peu importe le contenu. C'est un vécu orgastique très peu relié à l'affect, et je trouve qu'on est encore un peu dans une image de faux semblant, pas forcément facile comme image de référence. Ce plaisir extrême de l'ordre de la jouissance est en même temps très valorisé socialement et très valorisé au niveau des sujets jeunes.

Parallèlement, peu de place est laissée aux autres plaisirs, qui sont reliés à des affects et qui sont tout de même le socle de la vie quotidienne. On est dans une démarche où la sensation est constamment privilégiée par rapport à l'émotion, et c'est dans ce système de références que se retrouve la plupart de notre clientèle.

On peut voir cette recherche tout à fait prégnante de plaisir immédiat parfaitement illustrée par exemple par l'évolution de la Française des jeux : je vous rappelle qu'il y a très longtemps, on achetait un billet de loterie, on attendait le tirage de la Loterie nationale et on attendait la parution d'un numéro; puis il y a eu le Loto avec des tirages pluri-hebdomadaires, et maintenant on gratte... Et d'ailleurs, MacDonald lui-même s'y est mis...

Pourquoi est-ce que j'évoque ces modèles qui sont des modèles de plaisir immédiat ou de plaisir extrême? Parce que, dans ma position de clinicienne, de thérapeute, ce n'est pas forcément sur ces plaisirs immédiats et ce n'est pas sur la jouissance - le Plaisir avec un grand P - que je vais m'appuyer au quotidien. A contrario, les plaisirs créés dans l'affect vont pouvoir représenter une aide essentielle. Tout le problème est qu'ils aient valeur pour les sujets avec lesquels je suis amenée à être entendue.

Ces plaisirs, ils peuvent être très variés : plaisir d'être bien dans son corps, plaisir de faire une activité, plaisir d'avoir une vie relationnelle, plaisir d'être inscrit dans un champ affectif, quel qu'il soit. C'est pourquoi je crois très importante la réflexion proposée sur les représentations du plaisir, qui permettrait à tous, professionnels, parents, jeunes, de se situer par rapport à la vie sociale et à certaines valeurs, à savoir : est-ce qu'il n'y a que des choses extrêmes qui ont valeur ? Est-ce que ça doit être l'absolu toujours ? Est-ce qu'il n'y a pas d'autres choses qui peuvent avoir sens ? Parce que je trouve un petit peu explosif - là je parle en mon propre nom - de ne donner à une tranche d'âge comme modèle de référence que des modèles qui peuvent à la limite provoquer une décharge par personne interposée. On est beaucoup et souvent dans le faux semblant. Ce n'est pas dans le registre d'une implication personnelle et affective, c'est dans le registre de quelque chose d'extérieur...

Pour ma part, je pense que la solidité psychique est fonction des différents étayages que chacun a pu élaborer au cours de son développement psycho-affectif et, dans le même registre, je dirai que la pluralité des investissements - qu'ils soient intellectuels ou affectifs - d'un sujet est un bon indicateur de santé psychique. Il est sûr qu'une personne qui a de multiples intérêts, qu'ils soient de l'ordre de la sublimation, de l'ordre de l'intellectuel quel qu'il soit, de l'ordre du relationnel, va être plus solide. C'est peut-être là que peut intervenir la démarche préventive.

Ce n'est pas une réponse aux questions formulées par Mme Hourcade dans sa lettre, parce que j'étais bien gênée pour lui donner une réponse! Certes, le plaisir est au centre du sujet pour les toxicomanes, mais aussi l'apaisement d'une souffrance. Je dirai enfin que nous sommes de plus en plus confrontés à des sujets jeunes, qui utilisent des produits psychostimulants dans un mouvement culturel de groupes. Je fais ici allusion à ce qui est évoqué fréquemment à propos de la culture techno : il y a culture du plaisir, certes, mais il y a aussi l'appartenance au groupe, avec comme référence ce groupe où l'on a des plaisirs extrêmes.

Donc, c'est vrai que là, ça devient plus compliqué, et ça devient vraiment plurifactoriel. Mais on est déjà dans le cadre de la consommation et je pense qu'il est important d'intervenir parallèlement et en amont, y compris au niveau des éducateurs, de la famille et peut-être des professionnels.

Béatrice PRAT

J'avais une précision à vous demander. Cette recherche de l'extrême dont vous avez parlé, est-elle révélatrice pour vous d'une génération, du fonctionnement d'une génération, ou d'une difficulté, ou des deux ?

Mme FERRAND

Mon sentiment, c'est que c'est l'image, actuellement, de la société, où il faut être très performant, il faut être "très", il faut être le meilleur. Si on n'est pas le meilleur, c'est vraiment qu'on ne s'est pas donné les moyens... C'est quand même un peu toujours ce qui ressort, alors que moi, je crois que ce n'est pas si simple que ça, ce n'est pas si facile d'être le meilleur...

Marc SHELLY

A propos de l'extrême, je voudrais savoir si Mme Ferrand connaît les travaux de David Le Breton, anthropologue, qui a formulé un certain nombre d'hypothèses qui permettent de solidariser ce que nous, cliniciens, nous voyons dans l'émergence des conduites dites à risque, et les prises de risque. Mme SISSA fait-elle un lien, justement dans cette culture de prise de risque - depuis le jeu avec les limites, l'immédiat, la vitesse, la sensation -, avec la pratique consommatoire de drogue, ou est-ce que pour elle c'est un phénomène différent ? ou est-ce que c'est quelque chose de solidaire de ce qu'on peut penser des sports dits à haut risque, le jeu avec les limites, le jeu avec le corps ?

Mme FERRAND

Je ne sais pas si je vais répondre à votre question, mais il est clair que ces conduites s'inscrivent tout à fait dans les conduites à risque.

Dans la mesure où, au quotidien, je suis des patients toxicomanes, je souhaitais souligner que, leur faire prendre conscience qu'ils éprouvent aussi quelque chose en dehors de ces moments, qu'ils ont aussi des affects, et pouvoir mettre des mots sur ces affects, est un élément thérapeutique essentiel.

Il ne faut pas, à mon sens, mettre tous les plaisirs sur le même plan. Le problème auquel on se heurte en clinique, c'est que certains plaisirs sont manifestement plus valorisés socialement que d'autres. Je pense qu'il est tout à fait essentiel de ne pas mettre tous les plaisirs dans le même sac.

Marie-Pierre HOURCADE

Je voudrais attirer l'attention sur le fait qu'on est dans le cadre de la prévention. Qu'on ait des éclairages sur la prise en charge des toxicomanes, oui, mais il faut que chacun ait à l'esprit qu'on doit rester dans le champ de la prévention. C'est vrai que c'est un exercice compliqué. Essayons de rester sur le champ de l'éducation.

Dr OLIEVENSTEIN

Juste deux mots pour souligner qu'on est dans le cadre d'un débat qui doit se prolonger : d'un côté, on a ce qu'on pourrait appeler une clinique où on a une approche de la causalité, et de l'autre une clinique avec une approche de l'intensité et de l'affectivité. Nous avons à trancher, je suppose, sur ce débat : que choisir de proposer aux gens à qui nous voulons nous adresser?

2. M. MENARD

Je dois vous avouer que je ne suis absolument pas spécialiste des drogues ou des substances psychoactives d'une manière générale. Je suis un sociologue qui travaille plutôt sur les questions sociales - questions d'insertion, d'insertion des jeunes, entre autres - et donc, l'éclairage que je peux vous apporter sera sans doute assez éloigné de votre pratique, de votre réflexion concernant la prévention de la toxicomanie.

Je voulais commencer mon intervention en partant de la question qui m'avait été posée quand Marie-Pierre Hourcade avait pris contact avec moi : la place du plaisir comme facteur de protection des jeunes, et est-ce que le plaisir est une valeur? A cette question, spontanément, je n'ai pas réagi en sociologue. Je me suis simplement souvenu d'une expérience antérieure à ma vie professionnelle de sociologue, que je voulais vous livrer en guise d'introduction et qui me paraît bien illustrer cette question. C'est une anecdote qui vaut ce qu'elle vaut, mais je vous la livre telle quelle...

Il y a quelques années, j'étais surveillant, "pion" dans un lycée, et de temps en temps des gamins arrivaient le matin, qui avaient manifestement fumé du cannabis, du "shit". Je me souviens d'un gamin qui nous avait dit en arrivant le matin, à nous pions, parce qu'il se confiait plus facilement à nous qu'aux enseignants ou aux conseillers d'éducation : " Ah la la, j'ai fumé, je suis complètement déchiré". La réponse qu'on avait eue spontanément (on n'avait pas de mission, de mandat éducatif particulier, on avait juste une mission de surveillance), c'était non pas de le dénoncer à l'administration ou de prendre contact avec ses parents - on n'était pas dans une intervention aussi construite, aussi sophistiquée -, c'était simplement de lui dire : "Ecoute, c'est complètement nul, tu fumes le matin, dans les courants d'air, en allant à l'école, quel plaisir tu peux en tirer ? Tu ne vas

pas suivre tes cours... Si tu dois fumer, eh bien tu fumes tranquillement le soir avec des copains en écoutant de la musique." Il se trouve que j'ai retrouvé ce gamin par hasard, je l'ai rencontré il y a trois semaines, il est devenu animateur, il travaille pour une association humanitaire...

Je ne sais pas s'il faut préconiser ce genre de discours. Simplement, à partir d'une pratique exploratoire qui était - pour reprendre l'opposition que vous faisiez tout à l'heure - du côté de la recherche de la sensation assez déconnectée des affects... (je ne sais pas si on a réussi à faire changer sa pratique), on lui a montré qu'il pouvait exister d'autres plaisirs, peut-être qualitativement différents, qui lui permettaient de ne plus se situer dans la recherche d'une maximisation d'un plaisir immédiat, mais peut-être dans la recherche d'un plaisir plus complexe, plus riche.

Par rapport à la question qui était : est-ce que le plaisir est une valeur ? Je ne sais pas, je ne crois pas que ce soit une valeur en soi. Par contre, en valorisant un certain type de plaisir, on le fait exister en tant que valeur. Voilà, je ferme la parenthèse sur cette anecdote.

L'expérience que je voulais rapporter ici, c'est une expérience d'étude, une étude qui a été commanditée par le FAS et la Direction de la jeunesse et de la vie associative au ministère de la Jeunesse et des sports, sur des jeunes issus de l'immigration qui se mettaient en position de transmetteurs de savoir, notamment des jeunes qui faisaient du soutien scolaire et des jeunes qui étaient danseurs, danseurs de hip-hop et qui enseignaient ces danses-là.

On avait été frappé quand on les avait rencontrés en situation, lors de spectacles, de cours, ou dans la rue, par le discours qu'ils avaient sur leurs rapports aux plus jeunes et à ceux qui venaient danser avec eux. C'était un discours de l'effort, très clair, très marqué, sans faux semblant : il faut faire un effort pour être danseur, il faut vraiment se donner à fond pour arriver à faire des figures de break au sol par exemple. Et ce discours de l'effort fonctionnait assez bien, alors que quand il était porté par des parents ou des éducateurs professionnels, il avait beaucoup plus de mal à passer.

En fait, en analysant ce qui se jouait, les transactions entre les danseurs, les "enseignants" entre guillemets de danse hip-hop et les jeunes, on s'apercevait que ce discours était d'une part plus légitime parce qu'il venait de jeunes des mêmes quartiers, de la même origine culturelle, mais surtout parce qu'il était une invitation au plaisir qui se fondait au départ sur un plaisir partagé du même goût pour la danse, pour le hip-hop, et le plaisir d'espérer arriver à devenir soi-même danseur, à passer du spectateur à l'acteur, et donc le plaisir de la réussite : réussir à faire une toupie sur la tête, réussir une performance physique, réussir aussi dans le regard des autres - au départ le regard des pairs, puis le regard des parents, et puis tout simplement le plaisir de danser, de faire fonctionner son corps. Et ce faisant, ce qui était intéressant, c'était qu'on sortait de la logique du plaisir immédiat par, non pas l'attente d'un plaisir différé, mais un travail, une discipline du corps en vue de ce plaisir-là, à travers une discipline relativement structurante qui avait des effets sur l'ensemble de la vie sociale de ces jeunes.

Bien sûr, il ne faut pas exagérer l'impact de ces transmetteurs de danse, de ces transmetteurs de savoir, parce que, si ça fonctionnait avec ces jeunes-là, c'était qu'ils s'autorisaient la défection. C'est-à-dire que si ça ne fonctionnait pas avec certains jeunes, ils disaient : ils ne viennent pas, c'est leur problème, mais maintenant qu'ils ne viennent pas me demander des clopes, qu'ils ne viennent pas me redemander que je leur amène quelque chose ! Pour les jeunes, il y avait la crainte de ne pas pouvoir continuer à pratiquer, à danser, à apprendre, qui pouvait intervenir. Ce qui était intéressant également, c'est que ce plaisir à danser pouvait s'intégrer à un projet, un projet artistique, un projet professionnel, et même, dans un second ou un troisième temps, un plaisir à transmettre également à d'autres ce qu'il vient de danser.

Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion de voir un documentaire qui est passé sur Arte, qui s'intitulait Faire kiffer les anges? C'était un documentaire sur ces danseurs de hip-hop, et l'expression "faire kiffer", c'est une expression de jeunes de banlieue; "ça me fait kiffer", c'est "ça me plaît bien"; il n'est pas anodin que ce soit aussi un discours qui fasse référence à la drogue. Dans ce film, on voyait à chaque image le plaisir qu'avaient ces jeunes à danser, mais aussi à regarder les autres danser. Je me souviens notamment du regard d'un des plus anciens danseurs de hip-hop sur la région parisienne (qui a été à l'origine de pas mal de vocations), un regard complètement illuminé, avec un sourire réel de voir un gamin en train de danser.

En termes plus théoriques de sociologie, cela fait apparaître une dimension qu'on a tendance à oublier, celle du lien social, qui a été étudiée par Michel Maffesoli, qui est la dimension un peu dionysiaque, festive, du lien social, qui n'est pas simplement l'oubli de soi dans la transe et la fusion collective, mais qui est un partage des affects, un partage de l'émotion. Michel Maffesoli va un peu plus loin en disant qu'il y a là une dimension esthétique : l'esthétique (il reconstruit à mon avis un petit peu abusivement l'étymologie, mais ça n'est pas très grave), c'est l'émotion partagée collectivement.

Je vais terminer là-dessus. On s'aperçoit qu'aujourd'hui, dans un certain nombre de quartiers de banlieue, notamment les quartiers qui font l'objet de la politique de la ville, on a peut-être un peu trop mis en place d'actions exclusivement centrées sur le retour à la norme, l'insertion par l'économique, et on s'aperçoit aujourd'hui qu'il y a une attente, une demande d'autres types de pratiques, notamment des **pratiques collectives culturelles artistiques**. Je crois que l'engouement actuel pour les projets culturels, les projets culturels de quartier par exemple, n'est pas simplement un effet de l'offre institutionnelle, mais correspond aussi à un manque qui méritait d'être comblé, un manque d'émotion partagée, de plaisir partagé, constitutif du lien social, et qui permet finalement à des jeunes et à des moins jeunes de se socialiser à travers des spectacles qui font sens pour eux, mais au-delà, de devenir eux-mêmes praticiens, acteurs, et d'en tirer un certain plaisir, peut-être plus du côté de l'émotion que de la sensation, mais finalement un peu des deux.

Je voulais juste terminer là-dessus pour reprendre les termes du débat de tout à l'heure sur l'extrême, les sensations extrêmes qu'on valorise aujourd'hui et qu'on présente aux jeunes. Il me semble que ces sensations extrêmes ont quelque chose à voir avec la soif d'absolu qui est le propre de l'adolescence. Simplement, l'adolescence, c'est un construit social, historique. Le problème est peut-être que, au lieu d'être une transition, cela devient de plus en plus un état, et que notre société, notamment à travers la publicité et la production marchande, a l'air d'être à la recherche quasi permanente d'une espèce d'adolescence qui perdurerait. C'est là où, en termes de messages, il y a peut-être des choses à réfléchir et à produire.

3. M. JEAMMET

Je vais peut-être un peu déborder le cadre de l'adolescence parce que je pense que, pour parler de cette question de la prévention, il faut avoir des modèles en tête sur les enjeux. En tout cas moi, je ne peux fonctionner avec les personnes que je rencontre, qui sont essentiellement des adolescents, qu'en ayant certains modèles qui me guident par rapport aux risques qu'ils encourent.

D'abord, je suis très sensible au fait que vous prévoyiez une action de prévention qui s'appuie sur des idées de **nuances**. C'est-à-dire qu'il y a à la fois différents types de protection, différents types d'usage des produits, et puis il y a aussi, pas seulement des risques, mais des facteurs de protection. Et je crois que c'est important en effet de sortir d'une prévention centrée uniquement sur le risque ou

le danger, et qui diabolise, en sachant que, bien entendu, le diable attire ceux qui sont le plus en crise. Plus on diabolise, plus on attire une certaine frange de la population, celle qu'il faudrait le plus protéger... Donc, je crois qu'il faut en effet introduire des nuances, traiter les autres comme des responsables, et non pas les traiter en tout ou rien - il y a le bien et il y a le mal. Mais, j'y reviendrai tout à l'heure, apprenez à gérer. Une société libérale implique qu'on apprenne à gérer un certain nombre de choses, y compris les risques.

Alors, le plaisir, est-ce qu'il peut être une valeur ? Il y a au moins un point, il me semble, où les neurobiologistes et les psychanalystes, à la suite de Freud, se rejoignent : c'est que le plaisir est essentiel à la vie. S'il n'y a plus du tout de plaisir, il n'y a plus de vie. Donc il y a une forme de plaisir tant qu'il y a vie. Seulement, l'être humain - et c'est ce qui fait son charme, et aussi ses difficultés - est sacrément compliqué, et on sait bien que les aménagements du plaisir, prennent largement toute une vie. Alors, c'est très compliqué de parler du plaisir, parce que, sous le même mot, évidemment, se cachent des expériences extrêmement différentes.

Qu'est-ce qu'il y a de commun, en effet, entre un certain nombre de jeunes qui sont tentés par la culture de l'extrême - et dans tout extrême, je crois, se cache son contraire, c'est-à-dire le risque du vide et de la destruction, et il y a une espèce d'urgence, d'urgence même du plaisir, qui traduit je crois, en miroir, l'urgence de la menace... et derrière elle, la détresse - et celui qui est bien installé dans la vie et dont le plaisir est devenu un plaisir de maîtrise essentiellement (ou embêter son voisin, défendre son territoire, essayer d'empêcher l'extension de l'autre) et qui, évidemment, connaît les plaisirs extrêmement nuancés de la vie. Bien sûr, il va être difficile de parler du même mot pour ces deux extrêmes.

Donc, c'est sûr que c'est une bombe, le plaisir... Je suis sûr que ca va faire scandale... C'est fou, qu'est-ce que c'est que cette histoire, la culture du plaisir ? Alors, évidemment, c'est tout de suite l'enfer qui débarque... Le plaisir, c'est d'autant plus difficile d'en parler que c'est aussi très compliqué; je ne sais pas si l'homme qui, en effet, ne peut vivre qu'en ayant un certain plaisir, n'est pas obligé de se cacher énormément ce plaisir. C'est très difficile, je crois, de faire face au plaisir, d'avoir du plaisir, et je crois que toute la littérature nous le montre. On est très vite confronté à la mort, à son opposé, et je crois que le plaisir, dans l'expérience quotidienne, nous confronte à bien des dangers. Avoir du plaisir, c'est très vite risquer de perdre ses limites. Il faut donc qu'on y pense, et ça nous confronte à des angoisses, en particulier des angoisses de séparation et, à un autre niveau, des angoisses de castration : est-ce qu'on a le droit ? est-ce qu'on n'est pas coupable ? est-ce qu'on est à la hauteur de ce qu'on attend? Le plaisir et l'angoisse sont intimement liés. Le plaisir, ça se perd. Pour ceux qui ont des angoisses de séparation importantes, mieux vaut peut-être se prémunir d'un plaisir, en tout cas reconnu comme tel, plutôt que de risquer cette perte. C'est comme la santé, selon la définition de Knock : "un état précaire, qui ne présage rien de bon". (Rires.) C'est vrai, en plus! C'est indéniable. On ne peut en effet en parler qu'avec beaucoup de prudence. Donc, il faut l'avoir en tête, ce danger.

Et puis, pour ceux qui ont eu des existences traumatiques, avoir des moments de plaisir, c'est un renouvellement du trauma. C'est ce qu'il y a de terrible dans notre action de psychiatre : le moment où les patients s'ouvrent au plaisir, c'est souvent le moment le plus dangereux où, par exemple, le danger suicidaire est au maximum. Vous le savez, par exemple, après un deuil, on perd une deuxième fois les personnes qu'on aime le jour où on s'aperçoit qu'on est heureux en se réveillant le matin; on se dit : comment je peux être heureux sans eux, sans elle? C'est donc ça? L'amour est donc si peu de chose? Moi qui croyais garder là une blessure, je me retrouve avec du plaisir pour des riens, et là, on sent que vraiment on l'a perdu(e) vraiment. Donc, vous voyez, un certain nombre de jeunes qui sont en situation difficile, dès qu'ils s'ouvrent à un plaisir, c'est à la fois une rupture avec le passé - leur passé douloureux, traumatique, comme s'ils lâchaient la main du passé pour s'ouvrir sur autre chose - et puis, c'est aussi tout d'un coup l'amertume de "Mais pourquoi

j'ai subi tout ça, si ça pouvait être autrement ?". Tant qu'on est dans le malheur, eh bien on l'aménage. Le jour où on se dit "Mais j'aurais pu vivre autrement" (on le sait bien d'ailleurs pour les drogués, abandonner à un moment donné, ça veut dire "mais pourquoi j'ai tout gâché ?"), alors on est tenté de continuer plutôt que de s'avouer tout ce qu'on a gâché.

Par rapport aux modèles, je voudrais simplement rappeler assez brièvement deux choses.

1 - La première expérience, le premier modèle, c'est que la relation au plaisir, c'est la relation à l'autre, nécessairement. Il n'y a pas d'exemple chez l'être vivant qu'il puisse se développer sans un contact avec l'autre; sinon, il sera conduit à la mort. Donc la relation de plaisir, quels que soient les mécanismes innés, génétiques qui le rendent possible, va immédiatement s'inscrire dans le système relationnel. Et je crois qu'il y a là des expériences qui me servent de modèles un peu schématiques, mais qui ont leur portée. On sait très bien qu'il y a un lien étroit entre la qualité du lien qu'on noue avec l'environnement, avec les personnes, et la qualité du plaisir qui va se développer. C'est-à-dire que le plaisir, sa potentialité, doit être humanisé et doit être une dimension culturelle qui l'inscrit dans une relation avec l'autre.

On en a un exemple dans la qualité de ce qui se passe dans la première année de la vie, qui se révèle au moment de l'expérience de séparation. L'enfant qui est dans une relation de plaisir suffisante avec son entourage pour s'en nourrir, développe un comportement auto-érotique, c'est-à-dire cette capacité d'un plaisir à fonctionner avec lui-même, qui est tout entier nourri de la qualité du lien qu'il a eu avec les autres : maman est absente, j'ai 15 mois (plus ou moins), et je remplace maman quand elle me laisse par le plaisir de sucoter mes lèvres, de rêver, d'avoir à me développer au niveau de l'espace psychique. Eh bien, le plaisir a fonctionné, il est inscrit dans la qualité du lien. A contrario, quand ce lien n'est pas là, qu'est-ce qu'on voit ? Pour survivre, il faut que l'enfant ait un certain plaisir, et ce plaisir devient un plaisir d'autostimulation. C'est celui des enfants carencés de l'hospitalisme (que vous avez vus dans les crèches de Roumanie par exemple). Ces enfants vont passer de l'auto-érotisme (c'est-à-dire du plaisir de fonctionner avec soi-même) à l'autostimulation. Il me semble que, d'une façon tout à fait expérimentale, on voit que plus la relation aux personnes est détruite, plus l'autostimulation est violente et destructrice du corps propre. Ce sont d'abord les balancements stéréotypés a minima, et si ça ne suffit pas contre les bords du berceau, c'est s'arracher les cheveux, se donner des coups de poing, c'est-à-dire qu'il y a un lien expérimental entre la qualité du lien relationnel et la qualité de la stimulation et du plaisir qu'on noue avec son corps. Et ca. je crois que ca va se rejouer terriblement à l'adolescence.

Dans cette culture de l'extrême en effet, on va rechercher, comme on le disait tout à l'heure, la quête de sensations comme un moyen de se sentir vivre, mais aussi de contre-investir des émotions qui font peur, en tant que les émotions renverraient à des liens qui, comme je le disais à propos du plaisir, vont réveiller un certain nombre de brèches qui sont intolérables. Et donc, retrouver des liens, c'est retrouver des douleurs. On substitue donc ces liens qui manquent par une sensation, et plus on s'isole, plus le lien se rompt, plus la sensation devient violente, pour que l'on puisse se sentir exister.

A un niveau moindre, c'est ce qu'on peut vivre dans une expérience dépressive, quand on sent qu'on est en train de perdre pied ou de craquer, eh bien on va s'autoexciter, s'autostimuler d'une façon d'ailleurs peut-être payante sur le plan de la rentabilité immédiate, dans une espèce de course frénétique pour ne pas craquer... Et si par hasard on vous arrête et on vous demande : "Parlez-moi de vous, qu'est-ce qui se passe ?", on risque alors l'effondrement, on ouvre une brèche intolérable. Donc, le plaisir s'inscrit dans la relation, il reflète profondément la qualité du lien.

2 - Deuxième expérience, deuxième modèle : tous les avatars du lien avec l'environnement vont s'inscrire dans la relation de plaisir. Et en particulier, plus on est dépendant des autres, plus notre narcissisme, notre estime de nous-même, ce qui fait notre "soi", notre personnalité la plus intime est dépendante de la présence réelle des autres, plus il y aura le risque d'un retournement à 180 degrés. Il y a une menace immédiate dans le besoin qu'on a des autres; cela menace notre équilibre, et nous oblige immédiatement à créer des mécanismes d'opposition, de renversement : plus je suis dépendant, plus je vais essayer de rendre mon environnement dépendant de moi. Je crois que c'est une loi de l'évolution de la personnalité, dont on voit aussi les prémisses dans cette expérience de séparation de l'enfant : l'enfant qui a besoin que sa mère vienne le rassurer le soir et laisse la lumière allumée (il n'a pas cette sécurité interne dont je vous parlais tout à l'heure), qui a besoin de s'appuyer sur le monde des sensations, c'est-à-dire de percepts, pour se rassurer sur son état intérieur -du moment que la lumière est allumée, ça va (c'est ce qu'on fait quand on se réveille d'un cauchemar, on s'assure qu'il n'y a pas de quoi avoir peur, on s'appuie sur la réalité extérieure). Eh bien, qu'est-ce qu'il fait, cet enfant ? Pour peu que la situation dure et que la mère soit complice, il va développer des mécanismes d'opposition, c'est-à-dire qu'il va devenir capricieux - ça, on va le revoir aussi à l'adolescence de façon fondamentale - et va développer dans un mécanisme primaire. pour exister par rapport à cette dépendance à l'égard d'autrui, un renversement à 180 degrés, afin de rendre les autres dépendants de lui.

Cela va compliquer singulièrement nos messages. Parce que ceux qui ont le plus besoin de recevoir de nous, on est sûr qu'ils vont sécréter comme des anticorps qui protègent leur soi, pour reprendre une métaphore immunologique; et ces anticorps, ce sera de s'opposer à ce qu'on essaie de faire pour eux. Plus j'aurai besoin et envie qu'on s'occupe de moi, plus il va falloir que je trouve des intermédiaires. Et nous, ce que nous allons essayer de mettre comme intermédiaire possible, c'est le tiers, c'est l'idéalisation, un certain nombre d'idéaux, tout ce qui peut venir en tiers et permettre de sortir de cette relation de dépendance entre tout ou rien.

Cela va se traduire au moment de l'adolescence par le développement de ce qu'on pourrait appeler, d'une manière un peu triviale, des mécanismes d'autosabotage, qu'on va trouver à des degrés extrêmement divers selon la qualité de relation qu'ont pu intérioriser ces jeunes. Avec la puberté, avec en particulier cette sexualisation des liens qui crée un effet de rapproché, on va voir de nombreux jeunes qui réussissent dans un domaine, et qui mettent en échec précisément ce domaine, en tant qu'il est plus spécialement relié au parent auquel ils sont le plus attachés. Papa est fier de ma réussite à la danse ou au violon? Je ne m'intéresse plus à la danse ou au violon... C'est un mécanisme très profond : ce qui nous relie à l'autre d'une manière très dense, c'est justement ce que je vais être obligé d'attaquer comme un moyen de défendre ma différence et mon identité. Le drame est que souvent, ce qui nous fait le plus plaisir, ce qui nous relie le plus à l'autre - si cette relation à l'autre est trop inscrite dans la dépendance, n'est pas suffisamment équilibrée - va être justement ce que je vais attaquer comme un moyen de me différencier en retournant le plaisir possible de cette espèce de relation fusionnelle que je pourrais avoir avec l'autre en une relation d'opposition. On sait bien qu'il y a des mécanismes de ce genre dans les relations amoureuses, qui viennent leur donner beaucoup de piment, mais aussi les rendent particulièrement difficiles à gérer; et qu'en particulier se développe à ce moment-là cette capacité de masochisme, c'est-à-dire de tirer du plaisir à prendre des risques et à souffrir.

Dans ce plaisir du masochisme, on échappe au pouvoir de l'autre, et en même temps on le sollicite. "Regardez comme je suis en danger et souffrant. Occupez-vous de moi!" Et puis je vous échappe, je vous échappe toujours... Vous me dites de prendre cette précaution ? Mais justement, non... et courez-moi après. On est dans ce mécanisme de gestion de la distance du lien, qui rend si difficile la prévention.

Je termine sur cette question de la prévention. Je crois que dans la prévention, il ne faut quand même pas oublier ceci : ce sont, semble-t-il, des adultes qui parlent à des jeunes, en tout cas c'est autrui qui parle à des jeunes et je crois que cet "autrui" est très connoté au monde des adultes. Et donc, immédiatement, dans le message de prévention, je crois que c'est tout le lien de l'individu à son entourage qui va se rejouer. Quel que soit le contenu du message, ce contenu va être terriblement parasité et obscurci par la nature des attentes de ces jeunes à l'égard du monde des adultes. Je me demande donc s'il ne faudrait pas penser, plutôt qu'à s'appuyer sur des messages relativement simples, unidirectionnels, à jouer ce côté paradoxal.

Est-ce qu'on ne pourrait donc pas inscrire un peu le paradoxe, ou la multidimensionnalité dans le message, sans qu'il devienne trop complexe, du type de : "Pour avoir du plaisir, est-il vraiment nécessaire de gâcher sa santé?" ou "Faut-il vraiment être coupable dès qu'on a du plaisir, pour prendre beaucoup de risques?", "Est-il possible d'avoir du plaisir sans mettre en jeu son avenir?", "De quel prix faut-il payer le plaisir?" plutôt que "Ayez du plaisir", car toute injonction est ressentie comme une effraction possible. Ne pourrait-on pas leur renvoyer la balle, c'est-à-dire les traiter un peu comme des adultes en disant : Nous, on est là, on va continuer un peu à jouer - car ils ont besoin de cette relation -, mais on marque d'emblée une certaine distance, c'est-à-dire que vous êtes quand même les maîtres de votre destin. Nous, on ne peut que baliser, mais ne nous trompons pas, on ne sera pas plus fort que vous si vous voulez mettre votre vie en danger. On est toujours plus fort quand on met sa vie en danger...

Marie-Pierre HOURCADE

C'est vrai qu'en vous écoutant, on se dit : la bataille va être rude ! Mais on va quand même essayer de poursuivre...

Marc SHELLY

Dans le cadre d'une recherche-action de prévention développée en 1996 auprès de jeunes visiteurs du CIDJ, nous avons tenté d'évaluer s'il existait chez ces jeunes une perception analogue d'un ensemble de conduites à risque de nature différente (conduite sans casque, rapport sexuel non protégé, oubli de la pilule, vitesse/ivresse). Pour la grande majorité d'entre eux, il existe un lien entre ces différentes conduites à risque (70 %). Par ailleurs, le fait de se protéger ne gâche pas le plaisir lié à la prise de risque et ce dans 80 % des cas.

Il s'agissait par là d'évaluer l'intérêt d'associer séduction et réduction des risques dans un message de prévention. Est-ce que, dans les messages de prévention, on peut introduire cette notion de séduction du risque?

M. JEAMMET

Je me demande si cela n'a pas déjà été fait... Je serais plutôt plus favorable à cela que d'en dénoncer les dangers et de le diaboliser. Encore une fois, le diaboliser, c'est attirer les plus fragiles. Et c'est renforcer les craintes de ceux qui ont déjà suffisamment de limites internes pour ne pas aller trop loin dans le risque, à mon avis. Donc, peut-être qu'on peut aller du côté de la séduction. Mais c'est toujours ambigu de montrer que c'est séduisant. Quant au fait de ne pas s'y opposer, de toute façon, on n'a pas le choix. Ceux qui veulent prendre des risques, ils le font, quoi qu'on puisse faire. Ce qu'on peut faire, il me semble, dans la relation, c'est leur dire : qui voulez-vous rencontrer finalement? Dans cette espèce de quête, vers qui allez-vous? Et était-il vraiment si nécessaire de payer ce prix? C'est les interroger là-dessus. Mais je crois qu'il est illusoire de dire : nous, vous savez, on trouve que c'est dangereux et que c'est pas bien de faire ça, parce que ça, je pense qu'ils le savent très bien.

M. JEAMMET, s'adressant à M. MENARD:

Il y a un point sur lequel je voulais revenir, c'est ce que vous avez dit de l'affect dans la dimension esthétique. On retrouve là quelque chose qui, pour nous, est aussi un modèle important, et qui concerne la première année de la vie de l'enfant : c'est l'importance de l'adaptation de l'environnement aux besoins de l'enfant, d'une façon telle qu'on n'ait pas à sentir à qui on doit le plaisir. C'est le propre d'une fête ou d'une soirée réussie : on s'est largement nourri de la présence des autres, c'est-à-dire d'un lien relationnel, sans être dépendant de ce lien. (Mais enfin, après, il y a la fin de la fête...) Il y a là, dans ces émotions partagées, un élément qui est sûrement important dans le recours à la drogue et à la danse moderne : se retrouver ensemble, partager, abolir des frontières, mais sans rentrer dans le danger d'une relation qui nous menacerait, parce qu'elle nous renverrait à des émotions. C'est là-dessus qu'on peut peut-être jouer, dans certains slogans, du type "Le plaisir de la fête, mais pourquoi le payer trop cher?" Montrer que cela, c'est possible, sans qu'on n'ait trop à payer le prix du masochisme.

M. COHEN

J'ai bien compris la place que vous donniez à la notion de lien pour expliquer quelque chose qui aurait à voir avec la qualité du plaisir. Ce lien n'est pas seulement fait, ne serait-ce que dans la relation adulte/enfant, de représentations exprimées par l'adulte, qui exprime son regard sur l'enfant vous avez évoqué le problème du piano et de la musique, qui fait que, tout d'un coup, le jeune, à l'adolescence, pour reconstruire son espace, pour fabriquer sa liberté, a besoin de renier ce qu'il faisait pour voir jusqu'où vont les limites de l'amour parental, jusqu'où il sera accepté, même s'il arrête la musique, la danse ou le piano.

Et puis, en même temps, aujourd'hui, on voit des phénomènes inverses, c'est-à-dire qu'on voit des jeunes qui, eux, ont un regard sur la vie de leurs parents. Et puis ils s'aperçoivent, et ils le disent, que ce qui est douloureux, ce qui est difficile, c'est que les représentations qu'ils avaient de leurs parents s'effondrent à certains moments de l'existence. Elles s'effondrent à cause du chômage, elles s'effondrent à cause du manque d'assistance devant certains problèmes scolaires, elles s'effondrent devant des tas de difficultés qui sont là, dans le corps social, et qui sont apparemment de plus en plus visibles, qui ont manifestement une grande importance dans le lien social, et dans l'importance des valeurs, des valeurs attachées aux liens. Il existe des liens, il existe des valeurs, des systèmes de valeurs.

Ce que je voulais vous demander, c'est quelle place vous faites à ce qui, dans le lien, relève un peu plus de l'identification? En quoi la fonction adulte, la fonction éducative comprend une dimension de modèle, avec à la fois la double notion d'un modèle vers lequel on veut aller et d'un modèle que précisément on veut rejeter?

Et pour terminer ma question, je reviens sur votre proposition à propos des formulations proposées pour des actions de communication. Je me demande si, compte tenu de ce que j'essaie d'exprimer, ça ne pourrait pas avoir l'effet inverse. Si effectivement on pose des questions aux jeunes, en faisant comme si nous les avions résolues : "Et vous, comment allez-vous les résoudre ?", j'ai peur qu'on provoque l'effet inverse, qu'on mette les jeunes devant une affiche devant laquelle ils se demanderont : "Et vous ? Comment vous avez résolu ça ?" Est-ce que vraiment le modèle que vous nous proposez nous permet de trouver des réponses à ces questions ?

Dominique BROSSIER

J'ai le sentiment que le message, l'affiche, la campagne de communication, c'est en fait l'aboutissement d'un travail. Or, le travail qui va être intéressant, c'est ce que les adultes et les jeunes vont avoir à se dire sur cette question de "Qu'est-ce qui me fait plaisir dans ma vie? Quel prix je peux payer pour avoir du plaisir? Où est-ce que je vais m'arrêter", etc. Est-ce qu'on est obligé de rester dans cette conception très stricte, très classique, d'une campagne de communication, est-ce

qu'on ne peut pas travailler davantage sur des formes d'action mettant en relation les jeunes et les adultes sur ce thème?

Je pense à une action dont j'ai entendu parler, qui s'appelle "Lire la ville": c'est un réseau d'établissements scolaires, et cette année, un des thèmes de "Lire la ville", c'est de dire: la morale civique c'est une idée neuve, c'est une idée jeune, c'est une idée qui peut plaire, ce n'est pas ringard. Donc, on demande à chaque établissement engagé dans ce réseau de réfléchir à des thèmes de morale civique qu'il se choisit: cela peut être la consommation de l'eau, comment on se comporte avec les personnes âgées dans les transports en commun, n'importe quel thème autour de cela, selon l'âge des enfants ou ce que veulent faire les profs. En fait, l'aboutissement de ces réflexions, ce sera une campagne d'affichage à partir d'éléments de réflexion des enfants.

J'entendais aussi M. Jeammet qui disait que, à partir du moment où le message vient de l'adulte, il risque de créer de l'opposition chez les jeunes. Est-ce que, si les messages viennent, non pas des jeunes, ne rêvons pas, mais de la discussion entre des jeunes et des adultes, c'est-à-dire après une négociation entre l'adulte et le jeune pour créer le message, est-ce que ce message a des chances d'être mieux reçu?

Danielle VASSEUR

Je crois qu'il y a une confusion à propos du mot "campagne". Je crois que c'est un mot qui ne correspond pas du tout à l'intention que nous avons d'engager une dynamique au bénéfice d'actions de terrain, une dynamique qui viserait à développer des actions qui pourraient favoriser ou mettre en lumière des relations tout à fait positives renforçant le lien entre les adultes et les jeunes ou les jeunes entre eux. Mais il n'est pas question de communiquer sous la forme d'affiches, de télé, etc. On croit toujours que la "communication" ne peut que se traduire de cette manière. Il n'est pas question de ça. Il est question d'impulser une dynamique au plan national qui a toutes les chances d'être relayée, donc d'être le mieux comprise possible. C'est l'objet de cette rencontre aujourd'hui.

M. TONNELET

Je ne veux pas rentrer dans le champ de la communication, mais hier soir, à l'Espace du possible, qui est un centre de soins qui accueille des adolescents ayant des problèmes de toxicomanie, ça a été une soirée difficile... Je rejoins un peu, et même beaucoup, ce que disait le professeur Jeammet, par rapport à un jeune qui avait quelques pulsions meurtrières, on va appeler ça comme ça... Car la toxicomanie pose la question de la pulsion, de la gestion de la pulsion, d'une manière très singulière.

Je reprendrai un peu cette question de l'environnement par rapport au nouveau-né. Et cette question que Freud appelle la "parexcitation" (?). Comment le nouveau-né est pris dans les bras, comment il est accueilli, comment il est accompagné, cela va avoir une influence considérable, parce qu'on retrouve beaucoup d'adolescents (là, je caricature) qui souffrent de n'avoir pas été éduqués, ou qui sont d'un environnement défaillant, même si on n'a pas à juger cet environnement défaillant... Je pense que le jeune en question éprouvait du plaisir - j'appelais ça, hier soir, plutôt de la jouissance parce que des adultes lui couraient après. Il ne voulait pas des adultes. Certains disaient du "plaisir", moi je faisais une différence entre plaisir et jouissance, parce que la jouissance fait disparaître l'autre, on pourrait dire ça comme ça.

Mais pour revenir au thème de la journée, je me souvenais dans le train, que c'était Freud qui disait : « Le plaisir a une fin, mais sa satisfaction n'en a pas ». Quel programme! auquel on s'attelle, effectivement . Il me revenait aussi des choses qui sont, je crois, dans L'usage des plaisirs de Foucault, parce qu'il y a une question d'usage, une question de morale... je crois qu'il disait dans le texte : on ne peut se conduire moralement par rapport à cette question de plaisir qu'en instaurant par rapport au plaisir une attitude de combat. Comment peut-on éprouver du plaisir et être libre par

rapport au plaisir ? La question de la toxicomanie pose aussi ce que Claude Olievenstein appellerait "la clinique de l'intensité" : comment, par rapport à cette intensité, peut-on retrouver une forme de liberté ? Voilà ce que je voulais simplement ajouter par rapport à ce qui a été dit.

Marie-Pierre HOURCADE

Effectivement, c'est une notion nouvelle, dont on n'avait pas encore parlé, cette notion de liberté, qui est aussi une entrée très importante dans le domaine de la prévention.

Nadine NEULAT

Je me posais une question par rapport à l'intervention du professeur Jeammet. Depuis quelques années, on a beaucoup mis l'accent, en matière de prévention, sur le rappel à la loi. Je ne vous cache pas que l'Education nationale s'interroge beaucoup sur l'approche par rapport au thème proposé. J'aurais donc voulu avoir le sentiment du professeur Jeammet sur cette question.

Comment peut-on faire appel à la liberté et à l'esprit de décision chez des jeunes qui manquent justement de repères ? C'est ce que l'on voit apparaître de plus en plus dans les établissements scolaires. Est-ce qu'on peut les laisser, comme le disait l'intervenant tout à l'heure, en face d'un problème : « Moi je te dis que tu cours des dangers, ou plutôt que tu as un choix, c'est à toi d'assumer ce choix ». Mais est-ce que beaucoup de jeunes en ont la possibilité ?

M. JEAMMET

La possibilité, ça se crée, c'est une dynamique. C'est quelque chose de fluctuant, de variable, qui peut émerger dans un contexte favorable. Tout d'un coup, on s'aperçoit que quelqu'un qu'on ne pensait pas capable de ça, parce qu'il est dans un contexte qui le porte, eh bien, ça peut survenir... Il y a des contextes plus porteurs que d'autres.

Pour résumer tout cela, il me semble que ce qui est important, c'est aussi que des adultes se mobilisent. Dans la prévention, c'est probablement ça aussi qui est important : des adultes, et des jeunes aussi, se mobilisent et vont à la rencontre les uns des autres et c'est une occasion d'échanges. Il ne faut pas trop se leurrer sur les effets directs, mécaniques, de la prévention. Mais je crois que le vide, le silence seraient quelque chose de tragique qui entraînerait une espèce d'escalade. Les jeunes ont besoin de sentir la préoccupation des adultes, ils s'en nourrissent : les uns pour s'y opposer, mais ils s'en nourrissent quand même un peu dans cette opposition, les autres pour l'intérioriser, mais on ne peut pas les laisser sans écho. Et d'ailleurs, ils font ce qu'il faut pour qu'on réagisse.

Je crois qu'on a toujours intérêt à dénoncer un certain nombre de choses, de réalités, plutôt que de vouloir partir dans des combats pour lesquels la société n'est pas organisée. Je crois qu'il faut être congruent avec le type de société dans lequel nous vivons et où les grandes médiations, ce sont les débats, les échanges, c'est la communication, qui est devenue le grand médiateur de ce type de société relativement libérale.

Donc, je crois que plutôt que des croisades, il faut renforcer ces atouts d'un échange et d'une responsabilisation, mais en posant aussi un certain nombre de limites. Et ça rejoint les deux questions qui ont été posées. La première, sur l'identification : je crois que cette capacité des adultes à se mobiliser, à faire des choses, est quelque chose qui peut permettre une identification, même si ça passe par des contre-identifications négatives dans un premier temps, mais une identification dans le fait qu'on peut prendre soin de soi et se préoccuper de l'autre : c'est cela qu'il est nécessaire de faire passer. Si j'ai bien compris ce que vous disiez, c'est, je crois, la dépression des adultes qui est très mal entendue. En 68, il y a eu une contestation des adultes : ce n'était pas le chômage, c'était le travail. De toute façon, il y aura toujours quelque chose à contester du côté des adultes, parce qu'il y aura toujours des comptes à régler entre les enfants et ceux qui les ont élevés.

Il ne faut donc pas se faire trop d'illusions... Le problème du chômage existe, mais il ne faut pas non plus dire que les jeunes vont mal parce qu'il y a le chômage. S'il y avait pas de chômage, il y aurait autre chose. Il ne faut pas se faire d'illusions là-dessus. Par contre, ce qui est important, c'est la dépression des adultes, et en effet, des adultes qui ne donnent pas envie de vivre ou qui sont eux-mêmes dans de grandes difficultés (mais la vie est une mer de souffrances, il faut supporter ça...), il est sûr que ce n'est pas très dynamisant pour un certain nombre de jeunes. Cette dépression leur fait peur, rend l'attaque extrêmement difficile, et elle les renvoie à une destructivité qui les écrase. Alors, si déjà la prévention peut permettre à des adultes d'être plus cohérents, moins déprimés, plus interactifs, je pense que ce n'est pas mal comme résultat.

Par rapport à la loi, je suis de ceux qui sont un peu irrités par l'usage qui est fait du terme de loi. Parce que la loi, la loi, la loi...moi je connais des règlements, des lois qui évoluent, la loi... Loi divine... si on y croit... mais en dehors de cela... alors, on a mis cette loi qui pour beaucoup de jeunes n'est que la répétition de l'arbitraire des adultes. Il y a des jeunes qui ont été élevés en ayant le sentiment d'être des marionnettes dans les mains des adultes, qui tout d'un coup les caressent parce que ça leur fait plaisir, qui en usent sexuellement parce que ça leur fait plaisir, les renvoient (à la rue?) si ça leur fait plaisir, eh bien, quel est le sens de tout cela? C'est qu'ils sont à la merci des caprices des adultes. Je crois que beaucoup de jeunes en carence éducative ont ce sentiment tragique d'être à la merci des adultes. La loi, je crois que c'est un arbitraire des adultes qu'on peut atténuer si cette loi s'appuie sur des adultes responsables... des adultes qui ne font pas de la loi un absolu, mais un ensemble de limites nécessaires à une vie en groupe, et qui en témoignent à travers une relation personnalisée et attentionnée aux jeunes.

On pose donc des limites, je crois que c'est absolument nécessaire, mais cela ne peut pas être un décret qui descend tout d'un coup d'en haut, comme dans la société actuelle... Mais que ce décret aide les adultes à ne pas avoir peur de poser des limites, et à ne pas avoir peur des affrontements, je crois que cela pourrait être un soutien. Il y a actuellement une très grande peur, et une grande confusion, quand il s'agit de poser des limites, appliquer des règlements, poser des limites qui sont la condition de la liberté de chacun, y compris de notre interlocuteur, mais les poser dans un regard personnalisé, et en différenciant bien ce qui est limiter et ce qui est humilier. Je crois qu'il y a un travail de pédagogie à faire à l'égard des adultes, à tout niveau, pour bien séparer ce qui est en effet poser des limites, rappeler très fermement ce qui est très évident sur le moment et ne crée pas de blessures durables, et humilier quelqu'un, c'est-à-dire porter un jugement de valeur sur sa personne et ses capacités, ce qui le blesse, porte le fer rouge à l'intérieur de lui et laisse des cicatrices qui sont d'une violence difficile à soigner. Je me méfie de ce culte de la loi, si elle n'est pas intériorisée un minimum et pensée un minimum par les adultes qui vont l'appliquer, tout en ayant un regard personnalisé sur ces jeunes.

M. BENHAMOU

La question que je me pose depuis le début de cette séance, c'est comment essayer de désamorcer la bombe, et savoir si cet axe de travail sur le plaisir peut avoir des mérites. Si c'est une bombe, c'est peut-être aussi un levier, c'est peut-être un concept ouvert qui a le mérite - et c'est un peu ce qu'on expérimente ce matin et depuis deux ou trois réunions interministérielles - qui a le mérite de déclencher des questionnements sur soi, sur son comportement, sur son vécu d'adulte, sur le sens, sur le lien... Je crois que c'est peut-être par ce canal-là que, dans l'optique d'une mobilisation pour une action européenne, il y a une vertu à avoir choisi cet axe de travail; il ne s'agit donc pas de s'orienter vers des axes qui à mon sens sont morts, qui ferment la discussion et l'interrogation...

Le rappel à la loi, c'est bien sûr l'essentiel, mais en même temps je partage la perception de M. Jeammet, c'est-à-dire qu'il faut arriver à faire intérioriser la loi, s'interroger sur la manière de travailler avec les jeunes pour qu'ils acceptent cette loi, qu'elle devienne la leur et qu'ils retrouvent dans son respect peut-être le plaisir de fonctionner ensemble dans la société. Je crois que c'est sur

cette piste, par rapport à la loi, qu'il faudrait trouver une orientation de prévention, parce qu'on est bien sûr dans un travail de prévention. Comment faire intérioriser, comment améliorer notre qualité de lien avec les adolescents et les plus jeunes, même les tout petits? Il est évident qu'il y a un décalage entre ce travail, qui va être un travail de proximité, d'intimité, et une campagne internationale sur la prévention des drogues. Et en même temps je crois que c'est tout à fait essentiel de passer par là. Plutôt que de vouloir absolument dégager des slogans sur le plaisir, je crois que c'est plutôt un slogan sur la qualité du lien sur lequel il faudrait travailler, et non pas sur le plaisir, qui aura une acception forcément toujours différente suivant les moments, les individus, les situations, les produits éventuels auxquels on fait référence.

Mme LE QUANG

A propos de ce que deux personnes ont dit sur les actions de terrain, je vous fais part d'une expérience menée par le ministère de l'Agriculture. Nous avons essayé de mobiliser 600 jeunes autour d'ateliers d'écriture intitulés "L'adolescence dans tous ses états". Cela a commencé à la rentrée et va durer jusqu'au mois de juin. Je voulais juste apporter un témoignage : je suis très étonnée par la mobilisation des adultes et des jeunes. En gros, il y a environ entre 25 et 50 jeunes, 5 à 6 adultes de la communauté éducative et un écrivain dans chacun des sites; il y a 25 sites, en milieu rural; les jeunes ont entre 13 et 25 ans. Je suis à votre disposition pour vous montrer la première production qui est sortie à l'occasion de la journée mondiale de lutte contre le sida, la deuxième aura lieu en mai. Voilà, c'est tout.

M. OLIEVENSTEIN

Je suis un peu loin de tout ce qui vient d'être dit, mais je voudrais intervenir parce que je ne suis pas tout à fait d'accord avec M. Jeammet, notamment dans la relation du plaisir avec l'autre. Je pense que l'autre n'est pas indispensable à la relation au plaisir: la masturbation est bien le plaisir solitaire ou les conduites alimentaires, voire organiques... C'est important parce que ça touche des cibles différentes. Nous avons beaucoup parlé de cibles collectives, des jeunes, et moi, ce qui m'interroge en tant que clinicien, c'est la solitude, c'est l'isolement, c'est la détresse de la solitude et le fait que la seule arme contre la solitude, c'est justement le plaisir solitaire, allant jusqu'au suicide. Je crois qu'une de nos tâches sera de poser et de définir plusieurs populations cibles, plutôt que de dire la jeunesse, la jeunesse, la jeunesse... ce qui ne veut pas dire grand-chose.

M. JEAMMET

C'est un point très important que vous soulevez. Moi, je ne me sens pas en désaccord avec vous. Quand je disais il n'y a pas de plaisir sans l'autre, ça veut dire qu'un enfant qui n'inscrit pas son plaisir dans une relation à l'autre est un enfant qui meurt. Je pense que même dans l'autisme, on voit bien quelles forces négatives contre la présence de l'objet se développent immédiatement dans la relation. Je ne pense pas qu'il puisse exister une situation d'être vivant qui ne soit pas, au départ, en relation avec son environnement. Mais je suis bien d'accord avec vous, il faut des cibles différentes. Je crois que même la masturbation, elle n'est jamais totalement solitaire, parce que dans la tête il y a quelqu'un à qui elle s'adresse. Il y a celui qui peut jouer avec des images de la personne qu'il aime, et celui qui se masturbe, comme disait un de mes patients, pour relancer la pompe, c'est-à-dire avec le sentiment que s'il n'y avait pas cette espèce d'excitation frénétique, il ne se sentirait plus vivre. Mais chez ce patient-là, avec ce culte de la sensation - et on le voit bien chez certains patients psychotiques hospitalisés qui se masturbent frénétiquement - cette recherche d'une sensation forte très proche de celle de l'enfant carencé dont je parlais tout à l'heure, je dirai que l'autre est quand même présent par son manque. Ce qui fait que si on veut combler la solitude, on sait bien qu'il ne suffit pas d'être là avec une bonne intention pour qu'on entre en relation. C'est-à-dire que ce n'est pas simplement "il me manque quelqu'un", c'est que ce manque de quelqu'un s'inscrit dans une relation de haine, ou de déception, qui va faire que celui qui voudra s'interposer aura un certain nombre de désillusions, parce qu'il y a déjà une histoire dans cette solitude. La solitude est le fruit d'une histoire où la déception a déjà inscrit en creux, en négatif, la présence de l'autre. C'est ce que je voulais dire. C'est pourquoi je ne me sens pas vraiment en contradiction. Ceci dit, je suis d'accord sur le fait qu'on ne peut pas s'adresser de la même façon à ceux-là et aux autres.

Pr PARQUET

C'est une grande joie et non pas un grand plaisir de voir que l'on s'oriente vers une démarche qui est plus centrée sur les facteurs de protection, sur les facteurs de santé, sur les facteurs du "Vivons ensemble", que sur ce qui ne va pas, sur le côté figures du dépendant, figures emblématiques de la déviance, figures emblématiques de la marginalisation, figures emblématiques d'une société qui ne va pas. Je crois que ceci ne veut pas dire qu'on va nier les difficultés. Mais ceci veut aussi dire qu'on va s'en servir comme levier de tout ce qui est facteurs de protection, facteurs de santé, éléments de réussite et non pas de performance. Je crois que c'est quand même un changement très important dans les mentalités.

La deuxième remarque que je souhaiterais faire, c'est que, à partir du moment où on souhaite rendre les personnes capables de gérer leur vie, de gérer le lien, de gérer la distance, de gérer leurs représentations, etc., on a d'emblée une position qui peut être critiquée sous la forme d'un formidable angélisme.

D'autre part, on peut avoir une critique qui est de porter les choses à l'excellence, et se trouver dans une autre forme d'excès, qui consisterait à penser que chacun d'entre nous, à tout moment, peut, comme le dit Pyrrhus (?), être maître de lui-même comme de l'univers, et l'on sait que c'est dans la profondeur de la passion que cet acteur dit cela. Il y a donc aussi un pari qui est fait sur la qualité des personnes, sur leur capacité à développer leurs compétences, et c'est une perception de l'homme dans une position humaniste et très positive. Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas voir les difficultés et comment on peut aider à les gérer. Parce que si on aide à gérer les facteurs de santé, l'état de notre vie sociale, il faut aussi aider à gérer les difficultés, mais ce n'est pas la même chose que la stratégie de l'éradication. Et là, on a quelque chose qui bouge semble-t-il par rapport aux thèmes qui sont proposés.

Enfin la quatrième remarque : il me semble qu'en ce qui concerne la capacité à pouvoir gérer sa vie, il n'y a pas de spécificité par rapport à telle ou telle thématique, et que par voie de conséquence, c'est au travers de toutes les thématiques et au travers de toutes les actions que cette intentionnalité peut s'inscrire. Cela ne va pas changer telle ou telle thématique, mais au travers de chaque thématique, il faut qu'il y ait une cohérence pour que cette intentionnalité se manifeste. Et il me semble que c'est l'intérêt d'une structure comme la MILDT, où l'on voit bien que chacun a sa thématique particulière, son mode d'approche, sa manière de regarder les choses, et que cela est parfaitement légitime parce qu'on se trouve dans une différence, dans des différences. Par contre, ce qui est dramatique et probablement déstructurant par rapport à cet objectif, c'est le fait qu'il n'y ait pas de cohérence dans la diversité des actions et des modalités. Et cette cohérence, c'est le problème de la gestion, c'est la question de travailler sur les facteurs de protection. Cela peut donner à cette démarche centrée sur le concept de plaisir quelque chose de provocateur, quelque chose qui montre que l'interaction entre les générations se fait, et d'autre part, cela donne la possibilité de décliner de manière multiple. Je crois que ce dont nous avons souffert souvent - et peut-être qu'un certain nombre de questions l'ont évoqué ce matin -. c'est le fait qu'on essaie de trouver un monodéterminant à aller bien, un monodéterminant à aller mal, et que c'est probablement dans une politique qui agit sur plusieurs déterminants à la fois, avec cohérence, qu'on peut se rapprocher des besoins et attentes de la population.

4. GIULIA SISSA

Pourquoi ne pas se droguer? Suspendons le jugement et voyons si un philosophe a quelque chose à dire. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il n'y a pas beaucoup de philosophes qui s'interrogent aujourd'hui sur les psychotropes et sur la transformation de la vie qu'ils favorisent. J'en ai trouvé un qui, du point de vue de la bioéthique, examine ce qui me paraît être le point critique dans une considération honnête de l'usage de drogues : le plaisir et sa valeur. Est-ce que la volupté chimique est un bon plaisir, un plaisir qui rime avec le bien ou est-ce que la philosophie morale a une objection majeure à soulever, à l'encontre des produits absorbés pour se sentir bien, en dehors d'une indication thérapeutique? Est-ce que la finalité hédonique - jouir -, lorsqu'elle va avec des moyens pharmaceutiques crée une association d'idées éthiquement discutable?

Je partirai donc de la position prise par un philosophe analytique américain, dont la spécialité est la bioéthique : Dan Brock. Je mettrai ensuite son point de vue en regard du traitement freudien de la question et enfin j'en ferai la critique. Je terminerai par une analyse du principe de réalité et de son utilité pour penser des stratégies de prévention.

1°) - Dan Brock : se droguer pour le plaisir est mauvais si et seulement si l'usage de drogues interfère avec ce que la philosophie morale contemporaine reconnaît comme le bien dans l'existence individuelle - participation sociale, développement de capacités humaines et intellectuelles, responsabilité, activité, autonomie. Le philosophe a son mot à dire, seulement en tandem avec le clinicien et pour indiquer au clinicien quelles sont les conditions d'une vie bonne : ce que nous appelons des valeurs. Il revient au médecin de démontrer si les drogues font obstacle empiriquement donc réellement à l'épanouissement de telles valeurs.

Si donc le clinicien réussit à faire la preuve qu'une certaine substance favorise ou détermine des attitudes contraires aux valeurs, il aura montré avec l'aide du philosophe, que tel produit cause un plaisir certes, mais un plaisir de qualité médiocre, un plaisir inférieur, qui vaut moins que d'autres. Une objection philosophique à l'usage de drogues pour le plaisir porte donc sur la qualité relative de la jouissance chimique et présuppose une théorie du plaisir comme préférence.

Dans l'histoire de la philosophie, Dan Brock voit deux traditions radicalement différentes sur la nature du plaisir. La théorie du plaisir/sensation et la théorie du plaisir/préférence. Cette dernière définit le plaisir comme le fait d'aimer s'adonner et continuer de s'adonner à une certaine activité, en raison de ce qu'on ressent, cette expérience plaisante étant la fin propre de l'activité même, indépendamment de ses conséquences. La première chose à entendre dans cette définition assez complexe est l'importance de la finalité propre. Sans cela il n'y a pas plaisir, mais un autre ordre de motivation et d'intentionnalité. Je peux m'amuser à écrire une communication pour un colloque, par exemple, et rester donc vissée à ma chaise pour le plaisir, actuel et durable, d'écrire. C'est cela "jouir" d'une telle activité, en contraste avec l'exercice du même travail, vécu comme un supplice présent, en vue d'une satisfaction à venir. Dans ce dernier cas, j'accomplirais une tâche dans un but professionnel et non pas ludique. Le plaisir est d'abord une relation agréable avec ce que je suis en train de vivre.

La deuxième idée importante contenue dans la définition est qu'il me fait plaisir de ... tout et n'importe quoi peut remplir le rôle de complément. La notion de préférence ne limite pas la jouissance à la sensation et au corps, mais laisse ouverte la possibilité que toute activité puisse réjouir. Dans cette variété de sources et de situations, s'établit cependant une échelle de valeurs, une gamme de niveaux qualitatifs. Adorer le théâtre et raffoler de tarte à la crème peuvent avoir la même intensité hédonique, mais une jouissance est meilleure que l'autre. Pourquoi ? Interviennent ici les

critères de la vie bonne, que j'ai énoncés plus haut. En l'occurrence, on pourra dire que la jouissance du dramatique vaut mieux que la gourmandise, parce qu'elle permet davantage le développement de mes capacités, humaines et intellectuelles, qu'elle s'accorde à mon sens de responsabilité professionnelle, en tant que commentatrice occasionnelle de tragédies grecques pour mes étudiants, etc.

La théorie du plaisir/préférence, en somme, ne confine pas l'agréable à la sensation, indépendamment de l'activité qui en est la cause, puisque nous avons dit que l'agrément réside dans la relation actuelle avec l'activité - je jouis de... - ; elle permet une forme d'hédonisme raffiné, capable de répondre à l'objection classique du cochon ; mais surtout elle articule le plaisir au désir dans la définition même de ce qui plaît. Ce qui me fait plaisir est ce que je désire, que je ne cesse de désirer. J'appelle jouissance non pas l'aboutissement d'un souhait, la réalisation d'un voeu, le soulagement d'une excitation, mais, tout au contraire, l'insistance durable du souhait, voeu ou excitation qui me tient accrochée à une certaine activité. Le dénominateur commun des nombreux plaisirs, que je prends dans les situations les plus diverses, réside dans cette envie que cela ne s'arrête pas. C'est un désir de temps, un appétit de durée.

Or, je propose que l'on regarde de près une telle définition du plaisir comme "désir-que-cela-continue", parce que je suspecte qu'il y a ici même une idée pertinente pour la considération philosophique de la drogue, une idée que Dan Brock néglige et dont il ne mesure pas les conséquences pour la question de la dépendance ; l'idée que l'expérience du plaisant soit en réalité l'expérience de l'indéfiniment désirable. Si cette théorie est correcte, certaines substances chimiques tels les opiacés et la cocaïne agissent de manière exemplaire, puisqu'elles provoquent un plaisir de plus en plus attrayant. L'habitude peut bien se définir comme une préférence particulièrement obstinée.

Dans l'histoire de la pensée, chaque fois que le plaisir est pensé en symbiose avec le désir, comme habité, doublé et défini par le désir, nous voyons se dessiner une vision "addictive" de l'agréable. Une vision qui culmine dans le triomphe de l'insatiable et dans l'impossibilité de la satisfaction. Quelle est en effet la logique de ce plaisir? Je jouis de x, non pas si j'aime x dans l'absolu, dans le passé ou dans l'avenir, mais si j'aime en avoir ou en faire davantage, maintenant et encore, à cet instant même et plus longtemps. Je jouis si je suis assez insatisfaite pour en vouloir plus.

Mais si l'inassouvissement est la condition et le moteur de mes plaisirs, cela signifie que lorsque j'ai assez de lire un livre, par exemple, cela ne m'amuse plus : j'en ai assez, j'en ai par dessus le marché, comme on dit. Le contentement, c'est l'ennui. Or cela serait parfait s'il n'y avait pas une contradiction dans cette logique : car mon désir, au départ, allait dans une direction, celle de la satisfaction, justement. Je souhaitais "lire le livre", je ne souhaitais pas "le souhait de lire le livre". Malheureusement, je me trouve dans une situation impossible : d'une part l'aboutissement de mon souhait m'ennuie, d'autre part, pour prendre goût à la lecture, je dois entretenir le goût de la lecture. Remplacez la lecture d'un livre par la jouissance d'un opiacé et vous aurez une analyse de la situation addictive. La came n'est pas un plaisir en soi : on se drogue pour être accroché, ainsi que l'écrit William Burroughs.

William Burroughs est certainement un philosophe de la drogue, au sens où il voit l'expérience de la morphine comme ce qui lui a appris une théorie générale du plaisir : la jouissance n'est que soulagement. Mais aussi étrange que cela puisse paraître, un philosophe non contemporain comme Platon a aussi développé une théorie du plaisir liée à l'idée que le désir est insatiable. Si l'appétit est impossible à assouvir, cela veut dire que même quand nous croyons jouir, nous sommes toujours en train, aussi d'avoir envie : envie, justement que cela dure. Quand et pourquoi est-ce que vous buvez ? Parce que et pour autant que vous avez soif - l'état de manque de boisson et d'appétit pour

une boisson - s'étend dans le temps aussi longtemps que vous continuez à faire couler du liquide dans votre gosier. C'est un état pénible, simultané au plaisir de boire. Vous avez soif et vous étanchez votre soif en même temps. Une fois désaltéré, vous ne buvez plus : vous n'en avez plus envie. Plaisir et désir vont toujours ensemble. Mais si cela est vrai, cela veut dire que la vraie jouissance est inaccessible. La théorie du plaisir/préférence, avec l'accent mis sur la persistance du désir que cela dure, attribue une structure addictive au plaisir. Un noyau de néant, de vide, de creux se loge au coeur de l'expérience agréable et la définit.

Au contraire : quand le plaisir est pensé contre le désir, comme son apaisement et sa fin, alors on parvient à le voir dans sa nature discrète et plurielle. Plaisirs, chacun d'entre lesquels n'est pas envieque-cela-continue, mais soulagement que cette envie, enfin, cesse. Nous retrouvons cette théorie chez Epicure et Freud.

Freud doit être compté parmi ceux qui ont conçu le plaisir comme sensation. Une sensation qui ne correspond surtout pas à un souhait de durée, mais tout au contraire à l'apaisement de tout souhait, à la chute de la tension psychique en quoi consiste, en revanche, une excitation. Freud voit dans le plaisir sexuel le paradigme de toute jouissance : d'autant plus intense qu'elle correspond à l'extinction rapide d'une excitation. Le désir est désagréable, il faut qu'il s'arrête pour qu'on jouisse. Cela vaut pour chaque neurone, dont la tendance est de décharger énergie sur son voisin, et pour l'appareil psychique dans son ensemble, qui tend à expulser des flots d'énergie dans les actes et les mouvements en quoi se satisfait le désir. Le fonctionnement d'un tel appareil est réglé en effet par le principe de plaisir, qui n'est rien d'autre que cette inclination à se débarrasser de l'énergie déplaisante qui coule dans ses parties.

Maintenant, si nous allons comparer l'éthique de la philosophie, telle que Dan Brock en dessine les limites et le principe, d'une part et l'éthique de la psychanalyse freudienne d'autre part : quels résultats allons-nous obtenir ? Le philosophe, nous recommande Brock, doit s'effacer derrière le médecin et le chercheur : se borner à lui fournir la liste des valeurs pertinentes pour une description philosophique de la vie bonne ; attendre que le praticien applique cette grille à la vie d'un toxicomane. Si - et seulement si - il s'avère que la toxicomanie fait empiriquement obstacle à la participation sociale, au développement des capacités humaines, à la responsabilité, l'activité, l'autonomie d'une personne, alors - et seulement à cette condition -, la philosophie a son mot à dire. Et le mot en question ne va pas très loin : le plaisir de l'héroïne est moins valable que celui de lire un livre, d'élever un enfant, de choisir une profession, d'organiser un colloque. Il s'agit d'un jugement de valeur, rendu possible par la conception du plaisir comme préférence. Il s'agit d'une objection modérée à l'usage de drogue pour le plaisir.

L'objection est modérée parce qu'on admet l'assuétude comme une récréation parmi d'autres et qu'on ne l'évalue qu'en termes de qualité médiocre. La jouissance toxique n'est pas mauvaise en soi, elle est seulement moins prisée que d'autres. Une telle modération présente à première vue de grands avantages : elle ne stigmatise pas le toxicomane comme un hédoniste absolu, mais le compare en fait à tous les hédonistes relatifs que nous sommes, avec nos préférences les plus diverses. Elle offire aussi les bases d'un discours persuasif à l'encontre des usagers actuels ou potentiels de drogues : il y a d'autres plaisirs, non seulement plaisants mais aussi valables. Et, réciproquement : il y a des valeurs qui ne sont pas seulement valables, mais aussi plaisantes. Voici une perspective de communication bien plus intéressante que les messages purement négatifs, du genre « just say no ». On peut offir un plaisir en échange d'un autre plaisir. On prospecte une plus value, au lieu d'un renoncement.

Cependant cette objection modérée me semble poser une série de problèmes, à la fois pour la définition et la rhétorique du plaisant. D'abord, nous avons dit que la préférence, en quoi consiste le

plaisir, est en soi addictive - désir que cela continue. L'assuétude fonctionne ici comme paradigme de l'expérience agréable. Cela pourrait fournir une idée et un argument intéressants : si le désir insatiable est un aspect essentiel de l'expérience toxicomaniaque, on pourrait inviter le toxicomane à d'autres formes d'insatiabilité, d'autres activités dont l'exercice maintient une tension désirante. On parlerait au consommateur de drogues, à partir d'une prémisse qui lui appartient, on aurait donc une chance de l'atteindre dans une parole dialogique. La nature sérielle et interchangeable des activités voluptueuses semble faciliter la tâche dissuasive / persuasive : embrayez donc sur d'autres plaisirs ! Seulement, ce dont le désir a besoin est de s'accrocher de manière discontinue à des objets divers, capables de lui donner satisfaction. Il faut parvenir à faire confiance à d'autres moyens de jouir et à d'autres formes de jouissance. Ce sont les plaisirs de l'existence - et non pas le désir - qui doivent être compétitifs et préférables, face au défi de la jouissance chimique.

A ce propos, je tiens à préciser que je ne partage pas le point de vue psychanalytique lacanien, selon lequel le problème est de se déprendre de l'illusion de trouver l'objet adéquat et d'apprendre à vivre avec l'inassouvissement. Cela est justement ce qui se produit dans la dépendance : le fait d'être accroché, donc de vivre dans le besoin, devient le but de l'expérience, même si et parce que la plénitude de la jouissance initiale se fait inattaignable. Le toxicomane qui a franchi le pas du plaisir négatif sait bien qu'il ne sera jamais comblé, que la béatitude absolue est perdue, et il s'obstine pourtant dans sa soumission à la « loi du singe » et aux « molécules assoiffées », car l'insatiabilité est devenue son mode de vie.

Je me demande ensuite si l'objection modérée n'est pas destinée à rester inefficace. Dans la théorie du plaisir/préférence, c'est la qualité éthique et sociale de chaque activité qui fait sa différence et sa valeur. Les alternatives que l'on peut offir à l'extase chimique sont des agréments plus nobles, mais pas nécessairement plus ou aussi intenses. Le philosophe ici a délibérément laissé de côté la sensation et donc toute comparaison quantitative entre sensations. Admettons que l'on dessine une campagne de prévention en prenant la théorie du plaisir/préférence comme concept. On présupposerait un jugement de valeur déjà formulé sur des jouissances meilleures ; on inviterait les toxicomanes ou les jeunes à risque à préférer des plaisirs autres. On ne toucherait pas cependant à un point essentiel dans leur expérience : la densité, l'intensité de la jouissance initiale, ressentie dans le corps. Dans la parole des consommateurs d'opiacés et de crack, les mots qui disent cette jouissance évoquent un bien-être sensuel, un abandon de tous les membres. Il s'agit d'une espèce de préférence très particulière.

Ce point est en revanche tout à fait au centre de la pensée freudienne. Freud peut être compté parmi les hédonistes vulgaires, par la centralité du principe de plaisir dans sa théorie de l'activité psychique et par la nature esthétique, sensorielle, du plaisir en question. A cause de cela, paradoxalement, il porte une critique de principe à la dépendance. Parce que le plaisir est toujours une sensation, rien de plus tentant que de créer et entretenir cette sensation là où elle prend son origine, dans le corps. Parce que l'indication est si bien vue - cela marche tellement bien, le produit est tellement efficace -, rien de plus naturel que de se désintéresser du monde. Le monde en effet ne serait que le lieu et le moyen de trouver des objets adéquats à nos pulsions, sous la direction du principe de plaisir et de sa version pour adultes, le principe de réalité. En vue d'un but qui est le même - jouir et ne pas souffirir -, les deux types de moyens que sont la vie sociale, professionnelle, affective, sexuelle ou sportive... d'une part et l'intervention chimique directe d'autre part se confrontent dans une comparaison inégale. Autant la quête de bonheur coûte cher, exige efforts et détours, peut échouer à chaque instant dans l'interaction aléatoire avec les gens et les choses, autant la production de volupté in situ, dans le corps même, agit directement, immédiatement, nécessairement.

La chimie est infiniment plus efficace que l'existence. Elle permet de faire l'économie de l'existence. Car une fois installé dans l'état de grâce, vous n'avez plus besoin d'aller chercher ailleurs des gratifications qui sont déjà là. Equipée de vos extases portatives, comme dirait Thomas de Quincey, vous avez tout ce qu'il vous faut. C'est dans ce pouvoir des drogues dures - opiacés, mais aussi dérivés de la coca comme le crack -, de remplacer avantageusement les bonheurs incertains de la vie active, que s'enracinent l'insouciance, la nonchalance, la négligence dont parlent si obstinément les toxicomanes.

La position de Freud donc est d'autant plus radicale dans sa conclusion qu'elle part du caractère ciblé, intelligent, médical et philosophique du choix toxicomaniaque. Le consommateur de morphine ou de coca fait un choix médical, puisqu'il soigne son malaise d'être civilisé, sa neurasthénie ou sa faiblesse psychique. Il fait un choix philosophique puisqu'il intervient sur ses soucis, ces innombrables matérialisations de l'incomplétude et l'inquiétude humaine.

Où se cache donc l'erreur ? Justement dans le calcul de la puissance du produit. Et la conséquence est double : philosophique et médicale. D'une part, l'indifférence au monde et donc le gaspillage d'énergie qui pourrait être mise au service de causes humanitaires, est le prix éthique à payer pour le raccourci qui mène à la sensation délicieuse. Dans la compétition pour le bonheur, les Briseurs de Soucis l'emportent sur les soucis, les occupations, les engagements. D'autre part, l'expérience sensible se transforme : la jouissance cesse d'apaiser le désir. La pulsion, qui était déclinée au pluriel et capable de se décharger dans les satisfactions les plus diverses, se fait unique et insatiable.

A la question « pourquoi pas l'Héroïne ? », la psychanalyse freudienne donne une réponse qui conjugue l'hédonisme le plus radical avec la mise en garde la plus charitable et la plus intransigeante. La leçon de morale de la philosophie analytique, en revanche, se fonde sur une dilution préalable du concept de plaisir - tout peut me plaire -, accompagnée d'une évaluation culturelle - si je suis raffinée, je préfère une promenade bucolique à une partie fine -, suivie d'une timide suspension du jugement sur la représentation dite « populaire » de la toxicomanie. Résultat : si et seulement si un chercheur découvrait aujourd'hui pour la première fois que la toxicomanie entraîne addiction, passivité, irresponsabilité et indifférence... alors peut-être on se hasarderait à dire que se défoncer vaut moins que déguster une tasse de Darjeeling tea. Dans sa discrétion anglo-saxonne, Dan Brock ne voit pas que la « préférence » est justement ce qui fait marcher les toxicos.

Freud nous met sur la route de la position qui devient, à mon avis, la plus honnête aujourd'hui: les drogues dites dures - opiacés, coca, amphétamines - sont tout ce qu'il y a de plus séduisant pour les Enfants de Souci que nous sommes. Mais - et cela nous le savons déjà, sans attendre la révélation d'un médecin à venir - ces molécules marchent trop bien. Elles transforment le rapport au temps, remplaçant la multiplicité des appétits, envies, souhaits que nous pouvons plus ou moins satisfaire, par la singularité d'une jouissance qui se fait exclusive et progressivement inaccessible. Puisque le recours à ces substances n'a rien de spécial, mais représente la voie qui porte tout droit au but du principe de plaisir, c'est dans la gestion de ce principe que l'on trouvera une parade : sa transformation en principe de réalité. Cela signifie devenir capable de différer une jouissance possible dans l'immédiat, au nom de l'intérêt : ne pas risquer de payer trop cher maintenant ce que l'on peut obtenir plus tard à moindre prix. C'est le ressort de l'éducation, si elle est possible. C'est évidemment une tactique anti-drogue, si' l'on pense que décider de ne pas emprunter la voie rapide vers le bien-être dépend justement du calcul des conséquences, c'est-à-dire du prix à payer. Le principe de réalité donne un sens tranchant à la notion de gestion des risques : il en fait une stratégie de vie pour tout un chacun, y compris les jeunes exposés au charme de la chimie.

Si l'on croit que des toxicomanes très dépendants peuvent accepter de se soumettre à des routines contraignantes comme utiliser des seringues neuves, on peut aussi supposer que des adolescents peuvent se laisser convaincre à jauger profits et pertes. Pensons, pour nous en convaincre, à ceux de nos amis qui ne pouvaient pas arrêter de firmer il y a dix ans et qui ont massivement pris une telle décision plus récemment. Comment expliquer ce changement démographiquement significatif? Le message des coûts financiers et de santé a sans doute fait son chemin, comme on le voit surtout aux Etats-Unis, où la cigarette exige un esprit de sacrifice certain (assurances-vie et de santé plus chères, firmer en plein air à l'extérieur des bureaux et des maisons, défier les rappels constants du risque de cancer et maladies cardio-vasculaires, léger stigmate social, etc.). On a intérêt à ne pas le faire. Le principe de réalité ouvre la perspective d'un pragmatisme qui exploite la passion humaine pour l'avantage propre, sans pour autant tomber dans le cynisme.

Ces considérations m'amènent à conclure avec quelques idées librement associées, pour une rhétorique préventive.

3°) - Partir de l'expérience initiale de la jouissance chimique. Les mots clé sont ici : sensation, intensité, insouciance. Reconnaître donc cette jouissance et sa nature. Faire étinceler des plaisirs autres. Autres comment ? Quelle altérité ? variation, pluralité, sans peur d'inclure des sensations, dont la multiplicité et variété compensent l'intensité éphémère du flash. Parler au nom du plaisir : plus fort, tout compte fait et après tout, lorsque pluriel et diversifié. Inclure l'amour dans la gamme de l'agréable alternatif : la richesse de l'expérience amoureuse dans tous ses registres permet d'associer la tendresse et le rapport à l'autre avec l'égoïsme de la volupté propre. Ne pas se droguer devrait apparaître comme un investissement, un profit : pas un renoncement.

Vendre aux gens leurs endorphines, leurs amphétamines, autrement dit inviter à réfléchir sur les ressources endogènes de jouissance, sur la capacité hédonique de chacun. Un « connais-toi icimême », dans la chimie et la biologie du plaisir.

Faire voir le moment de défiguration de l'expérience. En suivant un principe élémentaire de la rhétorique, aller chercher les interlocuteurs là où ils se trouvent, psychologiquement et culturellement. Partir de prémisses que l'on suppose être les leurs et conduire ensuite l'argument dans la direction que l'on souhaite. Dans cet esprit, il faudrait exploiter le langage de la came, les métaphores, les mots-clé, les expressions idiomatiques pour les tordre dans un autre sens. On pourrait aussi reprendre des chansons, des images, des poèmes de la culture populaire, des classiques du lyrisme « droggy ». Montrer, dans des montages rapides, frappants, à la Pulp Fiction, la séquence jouissance/dépendance. Jouer du contraste entre le plus initial et le moins final. S'inspirer par exemple de l'esthétique baroque de la « Vanité » : le sordide comme envers du décor fascinant des voluptés du nonchaloir.

Ne jamais perdre de vue les ressources de l'être humain dans le calcul des risques. Faire appel à l'intérêt, qui est une passion très efficace. Ne pas avoir peur des métaphores économiques : profits et pertes, investissement, gaspillage, etc...

Patrick SANSOY

Pour avoir lu votre livre cet été, il me semblait que vous donniez plus de place à la notion de drogue. Or, dans votre exposé, c'est le terme de toximanie que vous utilisez le plus. Il y a là, pour moi, un décalage important, et cela me fait aborder une seconde question, c'est celle du **manque**. Je pense que, entre drogue et toxicomanie, il y a une question qui fait problème ici, que nous devrions aborder franchement. Votre livre prend en compte cette dimension. Mais dans votre exposé, il me semble que c'était un peu minoré.

Giulia SISSA

En effet, en écrivant ce livre, j'avais un titre en tête qui était le plaisir négatif, parce que c'est cela qui était central, l'idée que cette transformation de l'expérience du temps qui fait que la période rose, la honeymoon, cette première période de plaisir positif dans l'expérience - positif selon une métaphore algébrique, quand on va de 0 à +1000 - à un moment donné se transforme. Il y a une sorte de lieu commun dans les reconstitutions autobiographiques : " et un matin je me suis réveillé malade"... Soudain, on s'aperçoit qu'on ne va pas plus de zéro à l'infini, mais on va de -10 à 0 et, justement, le plaisir se fait algébriquement négatif. Cette métaphore algébrique est quelque chose que William Burroughs utilise tout à fait explicitement, et qui d'ailleurs correspond aussi à une sorte de représentation métaphorique, visuelle, que Platon utilise entre le bas, un point moyen et le haut.

Donc, le désir est quelque chose qui vous mène toujours du manque à une plénitude, mais une plénitude qui n'est jamais complète parce que le manque est toujours là, il travaille tout le temps. Je dirais que je n'ai pas parlé du manque, c'est vrai, en le nommant comme tel, mais j'en ai parlé en évoquant cette espèce de vide, de néant, de creux, qui se loge au sein de l'expérience du plaisir, et qui fait que le plaisir est en mouvement; ce n'est pas quelque chose de stable. C'est une distinction qui est très intéressante : est-ce que le plaisir est un état stable, ou est-ce que le plaisir est toujours un peu une tension? C'est une distinction que, par exemple, l'hédonisme épicurien fait. Il y a des plaisirs qui sont un état stable, de bien-être qui dure, et puis il y a des plaisirs qui sont toujours en mouvement. Pour Platon, et me semble-t-il aussi dans la philosophie du plaisir-préférence, la jouissance est quelque chose qui bouge tout le temps. Pourquoi ça bouge? C'est cette espèce d'élan vers un peu plus, le désir que ça dure. Donc, c'est vrai que je n'ai pas parlé du manque en tant que tel, mais il me semble que c'est là que se loge cette notion qui fait que, pour désirer, il faut manquer, pour désirer la plénitude il faut être vide et sentir ce vide et vouloir se débarrasser de ce vide; et vouloir se débarrasser du vide crée le mouvement vers la plénitude.

Maintenant, est-ce qu'on peut atteindre la plénitude ou est-ce que nous appelons plaisir, justement, cette espèce de tension asymptotique? C'est vrai que cette négativité mouvante qui est tout à fait l'objet du livre, je l'ai moins analysée comme telle dans cet exposé, mais il me semble que c'est peut-être cela, précisément, le point le plus problématique de la philosophie du plaisir comme préférence. Est-ce que j'ai répondu à votre question?

Je reconnais que, en un sens, j'aplatis l'un sur l'autre ces deux moments qu'au contraire il faut pouvoir distinguer, c'est-à-dire le moment de l'extase et le moment de la dépendance. Tandis que je crois que, vous avez tout à fait raison, il faut pouvoir toujours reconnaître que le plaisir du début est un plaisir qui se présente comme un plus, pas comme un moins. Et donc parler de drogue et pas tout de suite de toxicomanie est une manière de laisser exister dans la parole ce moment-là.

M. JEAMMET

Votre exposé se situe peut-être un peu aux antipodes d'un certain nombre de cliniciens, à l'autre bout, c'est-à-dire qu'on prend les faits comme ils se présentent, en laissant un peu de côté l'histoire de l'individu. Vous vous situez du point de vue du statut du sujet qui vit cela, en laissant un peu de côté l'histoire.

Deux questions que je voulais vous poser à propos de Freud. Vous faites référence surtout à la première théorie freudienne, en laissant, il me semble, de côté deux points : le premier, les liens intrinsèques avec l'objet, est pour moi central, c'est le problème de la satisfaction hallucinatoire du désir : trouver l'objet, sinon le retrouver, et là, ça reprendrait notre discussion avec M. Olievenstein. Il me semble que l'objet est inscrit dès le départ dans la relation de plaisir et qu'il va terriblement la marquer, puisque le modèle de satisfaction hallucinatoire de désir, c'est quand même celui qui est pris dans les premières relations de plaisir avec l'objet et intériorisé, et que,

répétitivement, l'enfant va essayer de retrouver. Selon la qualité de ces premières intériorisations, les choses seront sensiblement différentes. Le deuxième point, c'est justement la compulsion de répétition, c'est la deuxième théorie, la compulsion de répétition qui vient colorer l'histoire de manière assez différente, il me semble. Comment vous l'intégrez ?

Giulia SISSA

J'avoue que je vois Au-delà du principe de plaisir comme un texte qui se réfère de manière tout à fait directe à l'Esquisse et au chapitre de l'interprétation des rêves dans lesquels Freud revient, et de manière très cohérente, sur sa théorie du plaisir comme excitation et comme chute de tension. C'està-dire qu'il me semble que le développement d'Au-delà du principe de plaisir et de la définition du plaisir comme cette nostalgie du repos qui va jusqu'à cette nostalgie que tout être vivant aurait de (l'inertie?) organique et qui se manifeste encore une fois, il le dit très explicitement, dans la jouissance sexuelle comme ce moment de chute vertigineuse d'un maximum d'excitation irritante à l'apaisement de l'appétit de mort, il me semble que le développement de ces théories d'Au-delà du principe de plaisir se réfère de manière tout à fait explicite et directe au modèle neurologique de l'Esquisse pour une psychologie scientifique. Donc, j'avoue que je tends à lire ces deux moments comme un développement et un approfondissement de la théorie, au point que c'est comme si Freud tirait dans Au-delà du principe de plaisir les conclusions de sa théorie neurologique qui fait que l'appareil psychique (ne comprend pas ce que c'est que?) jouir . Qu'est-ce que c'est que jouir ? C'est se débarrasser de la tension énergétique, donc la chute de tension, mais les conclusions sont tellement radicales qu'il voit la mort comme le modèle du plaisir. Mais je vois une continuité, une logique sans faille.

Je vois au contraire une rupture dans un texte postérieur à Au-delà du principe de plaisir qui est Le problème économique du masochisme, dans lequel Freud dit : j'ai inconsidérément fini par faire coïncider le plaisir et la mort. Et il éprouve le besoin de sauver le désir sexuel du côté de la vie et d'expliquer que, par une espèce de combinaison évolutive, à un moment donné il y a une jonction qui s'est faite et qui se fait dans le sujet entre jouir et mort, mais qu'on ne peut pas identifier. Cela a été inconsidéré pour lui dans Au-delà du principe de plaisir d'arriver jusqu'à l'identification conceptuelle entre mort et plaisir. Et donc, là aussi, Freud fait quelque chose de très intéressant qui est de reconnaître qu'il y a un plaisir du désir, de reconnaître que le plaisir sexuel n'est pas seulement le plaisir de l'orgasme, mais c'est aussi le plaisir érotique, qui est justement un plaisir qui est fait de désir entretenu. Donc, c'est vrai que je vois très fortement Au-delà du principe de plaisir comme l'aboutissement de l'Esquisse, et je vois les présupposés de l'Esquisse omniprésents.

M. BENHAMOU

Je voulais vous poser une question de l'ordre de l'histoire sociale et de l'implication morale de la drogue. L'objection du philosophe au plaisir est faible, avez-vous dit, et parallèlement, l'objection de la loi est dure, elle est loin d'être faible... Comment s'est construite philosophiquement cette histoire de la répression, et de la loi oppressive, par rapport à des objections qui sont, sur le plan des principes, relativement faibles?

Giulia SISSA

Dans la tradition philosophique, on peut aussi trouver les ressources pour une objection radicale, très dure, qui serait une sorte de condamnation absolue du plaisir. Une position philosophique aussi est celle de dire que le plaisir ne coïncide pas avec le bien.

M. BENHAMOU

Vous avez parlé du bon plaisir...

Giulia SISSA

... du bon plaisir ironiquement. Je crois que sans trop exagérer, on pourrait dire que le plaisir est le défi permanent dans l'histoire de l'éthique. En tout cas, pour la philosophie grecque, il est clair que le plaisir est le concept à partir duquel on pense, on s'interroge et donne des réponses sur la valeur de la vie. Qu'est-ce qu'une vie bonne? Est-ce que c'est une vie heureuse, ou pas? Et qu'est-ce que c'est que le bonheur? Quels sont les ingrédients du bonheur? Ou alors, est-ce qu'une vie bonne est une vie de perfection? C'est une vie où on essaie de s'organiser soi-même, une vie où ce qui compte, c'est le désintérêt, c'est le rapport aux autres et où le plaisir ne compte pas. Donc, je vois le plaisir comme le défi récurrent et permanent de l'éthique dans l'histoire de la philosophie, et une réponse radicale philosophique existe : c'est celle de dire que le plaisir n'a rien à voir avec le bien, le plaisir, ce n'est pas un critère de valeur ; il y a des plaisirs qui peuvent être bons, mais il y a aussi beaucoup de plaisirs mauvais ; par conséquent, il ne faut surtout pas confondre le plaisant et le bon, l'agréable et le bien. Je crois que les réponses dures dont vous parlez se connectent peut-être à cette position philosophique dure qui condamne le plaisir comme tel, comme critère du bien et comme valeur. Maintenant, si vous me demandez une sorte de fresque compacte, historique, de la chose, je ne peux pas vous la donner. Mais les chercheurs, les neuropharmacologues américains, par exemple, parlent aussi de « calvinisme pharmacologique », qui est une des réponses dures, c'est-àdire l'idée que chercher le bien-être est en soit quelque chose de mauvais, parce que nous ne sommes pas faits pour jouir, nous ne sommes pas faits pour être heureux.

Donc, une vie bonne est une vie où la sensation de bien-être a un critère. Mais évidemment, dans notre monde contemporain... Je crois que le travail d'Alain EHRENBERG est très intéressant quand il essaie de montrer le contexte culturel, l'environnement culturel strictement contemporain de l'usage de drogues et qu'il met en évidence la culture et la philosophie de la sensation, de l'immédiat, de la vibration, du *feeling*. La philosophie courante, disons populaire, dans laquelle nous fonctionnons, est une philosophie où le plaisir a droit de cité.

Pr PARQUET

Madame, vous avez basé toute une partie de votre exposé sur ce qui vient du sujet, sur le côté désir insatiable, etc., sur toute une description des choses et une analyse que nous partageons pour beaucoup, et puis tout d'un coup, à partir du moment où vous avez lâché votre texte, vous nous avez dit : mais il faut communiquer aussi sur la valeur pharmacologique du produit, il faut dire que les endorphines, ce n'est pas du tout la même chose que les autres neurotransmetteurs, etc. Il me semble que ce passage de la construction du texte à la spontanéité de la remarque est important, parce que tout ce que vous nous avez dit, c'est qu'il y avait une possibilité - l'analyse nous le dit depuis longtemps - d'une glisse d'un objet à un autre objet, et que même à la limite l'objet n'aurait pas d'intérêt, que seul ce qu'il en est du sujet qui utilise les objets, dans son génie organisationnel propre, est important. Et tout d'un coup, la valeur de l'objet, la signification de l'objet, le génie pharmacologique de l'objet, sa valeur en soi, et du coup l'autre, apparaissent brusquement, on pourrait dire en contradiction avec une partie de votre discours. Du point de vue des conséquences au niveau de la prévention, cette dernière remarque a une importance considérable. Quelle est votre position sur ce que je viens de dire?

Giulia SISSA

Je crois que la puissance chimique du produit n'est pas un discours en soi. Je vais dire quelque chose de banalement conciliateur : je crois qu'il faut pouvoir parler à la fois du sujet et de son existence, de son inconscient bien sûr, mais aussi justement de l'existence. Je crois que cette notion de souci qui nous vient de Heidegger, qui après tout était dans l'air du langage philosophique avec la philosophie de l'existence il y a quelques années et qui maintenant est un peu en retrait, est très intéressante. Je crois que cette notion de souci, cette idée que l'être humain est l'enfant du Souci, c'est un mythe grec qui fait que Cura / Souci aurait fabriqué l'être humain (mythe repris par le

romantisme). Nous sommes pétris dans l'inquiétude, dans le tendre à, s'occuper de, être préoccupé, être troublé, cela nous définit, et certaines substances ont le pouvoir de nous délier de cela, de nous soulager de cela. Il me semble donc que ce langage - tout comme le langage de la psychanalyse, bien sûr - ce langage-là est très approprié pour parler de l'expérience de la drogue. En même temps, il me semble que, dès qu'on parle de cela, on parle de produits qui ont ce pouvoir-là, qui ont ce pouvoir d'induire un état, qui est senti comme tel, et il me semble que Freud lui-même fait cette jonction entre souci et chimie, entre existence et souci, quand il dit : « le choix de quelqu'un qui se drogue est le choix de quelqu'un qui a parfaitement compris que humain est synonyme de soucieux ». Il a parfaitement compris que la tendance de l'appareil psychique est de ne pas souffrir mais de jouir, il a parfaitement compris que la manière la plus directe, la plus brutale, la plus économique, c'est d'aller droit à l'endroit où le souci se fait sentir, c'est-à-dire dans la sensation, c'est-à-dire dans le corps. Et il a compris qu'il y a des substances chimiques qui ont ce pouvoir-là. Donc il me semble justement que c'est ce rapport d'indication médicale pour la condition de l'existence humaine qui a été compris par Freud, il me semble que cette rencontre est quelque chose d'important, parce que cela permet de mettre ensemble et le sujet et le moyen que le sujet utilise pour arriver à son but.

Pr PARQUET L'objet...

Giulia SISSA

Voilà. C'est justement peut-être le point sur lequel je vous répondrai plus spécifiquement : je vois le produit plus comme un moyen que comme un objet. De même que - peut-être que c'est une conséquence de ma lecture de Freud - je crois que pour Freud, l'objet du désir est un moyen d'atteindre un état. Freud distingue - et je pense que c'est quelque chose qui se perd un peu comme distinction dans la psychanalyse lacanienne, par exemple - Freud distingue la pulsion, l'objet de la pulsion et le but de la pulsion. Le but de la pulsion comme état requiert l'usage d'un certain objet pour y arriver, et les objets sont interchangeables. D'où le fait que, au lieu de vivre dans le monde, de se battre pour satisfaire ses désirs avec tout ce que cela comporte comme occupations, préoccupations, troubles, difficultés, on peut décider qu'on va droit au but et on appelle l'état - de bien-être, d'insouciance et de plaisir, de volupté - avec quelque chose qui est un objet, mais un objet-moyen. Donc, c'est vrai que je tends à voir l'objet plutôt comme un moyen dans une stratégie de raccourci que comme l'Objet avec le grand O.

M. MENARD

Je voudrais essayer, à partir de votre exposé, de revenir sur la question des messages. Il me semble finalement, si on fait la synthèse des propos de ce matin, qu'on manie deux figures du sujet moderne, deux figures assez vulgaires du sujet moderne: la première, qui est celle d'un sujet kantien, qui se définit par l'affirmation de l'autonomie, de ses responsabilités, de sa participation, le développement de ses relations sociales, de son activité, et puis la deuxième, figure peut-être un peu plus nietzschéenne qui a été définie par Alain EHRENBERG: le sujet jouisseur, qui est dans la sensation, la vibration, le feeling, etc.

En termes de messages de prévention, il me semble qu'on arrivait à deux pistes, sur lesquelles il faudrait peut-être réfléchir à nouveau : une piste qu'on évoquait ce matin, qui était le renvoi des questions de type responsabilisantes au jeune ou à l'adolescent - il s'agirait de le renvoyer à sa responsabilité dans l'usage de ses plaisirs, de son corps, de son rapport à la loi, de son rapport à ses parents -, et puis de l'autre, vous avez évoqué la possibilité, ou plutôt l'absence de crainte qu'il fallait avoir dans la référence à la chimie, notamment vous parliez des endorphines, des neurotransmetteurs. Je me demande, là aussi, s'il s'agit de proposer comme substitution à la morphine l'endorphine, c'est-à-dire de rester dans le domaine de la jouissance, remplacer la

toxicomanie par le saut élastique, pour caricaturer... Je me demande d'un côté si on ne risque pas d'écraser le sujet *(rires)*, et de l'autre côté, de ne rien dire de la question de la jouissance immédiate, de la jouissance différée, du plaisir partagé, du plaisir différé, en évoquant la pluralité des moyens sans interroger la raison sociale des usages.

Puisque vous faisiez référence à la philosophie morale, je me demande si une des interrogations qu'on pourrait avoir tant du point de vue philosophique que du point de vue pratique, ce n'est pas finalement ce caractère écrasant de la responsabilité du sujet, ce souci dont vous parliez, mais qui s'accentue au fur et à mesure qu'on accorde de la liberté au sujet, et pour lequel la drogue ou l'usage des substances psychoactives est un moyen de suspendre cette responsabilité. Or, est-ce qu'il n'y a pas un espace possible où le recours à des substances est une possibilité d'assumer cet excès de responsabilité? Le problème est d'arriver à le normer, à le baliser socialement.

M. SHELLY

Il me paraît intéressant d'approfondir ce qui pourrait relever de la biologie du plaisir et des passions.

A cet égard, je pense que le toxicomane entend qu'une passion de vie peut se substituer au plaisir pharmacologique usurpateur. C'est l'histoire d'un jeune héroïnomane qui souhaitait enfin arrêter : il était amoureux et passionné par sa formation de chef gastronome. Cette double passion lui permettait d'entrevoir une alternative.

Je crois beaucoup au génie pharmacologique et d'autre part au partage des connaissances concernant les endorphines et la biologie de la passion, c'est quelque chose qui a été évalué, et très positivement par les jeunes dans le cadre de notre recherche-action au CIDJ orientée vers la prévention primaire. Il ne faut pas hésiter à communiquer, non seulement sur le plaisir, mais partager les connaissances, donner des repères de type cognitif.

M. COHEN

Je m'excuse, mais je n'ai pas tout compris à l'exposé qui vient d'être fait, je l'ai trouvé néanmoins remarquablement intéressant. Il y a des mots qui m'ont paru trouver un sens petit à petit, mais à partir d'un autre champ de réflexion. Je voulais faire une toute petite remarque sur la notion de l'engagement. Elle me semble avoir un lien très direct avec la notion de prévention. Je vais essayer de m'expliquer en trois mots.

L'engagement, finalement, est une espèce de tension - c'est un parallèle que je faisais avec ce que vous disiez du plaisir - entre l'idéal, et puis ce qui est possible, ce qu'on peut faire, ce qu'on sait faire, petit à petit, ce qu'on a appris à faire. Et puis au milieu, il y a cette tension permanente que, de mon point de vue personnel, je trouve plus importante à comprendre du point de vue de l'engagement - je n'ai pas les mêmes références à la théorie et à l'histoire de la psychanalyse - une chose plus importante à comprendre pour aider les personnes, et notamment dans cet espace civique qui est celui de la prévention, l'engagement comme lieu d'une tension possible. C'est dans cette tension qu'on peut essayer de faire quelque chose ensemble.

Je me disais simplement que j'ai parfois l'impression, à entendre les gens qui travaillent dans l'établissemnt où je suis, Drogues Info Service, qu'il y a parfois des personnes qui appellent - des parents, des consommateurs ou des proches - qui semblent dire, avec leurs mots - mais ils ne savent pas trop parce que c'est interdit de le dire, ils ne savent pas trop s'ils ont le droit de le dire chez nous - ils semblent dire que, dans la consommation, pas uniquement dans la toxicomanie, pas uniquement dans la dépendance, mais dans la consommation, il n'y a pas seulement la recherche de quelque chose de possible, un plaisir possible, il y a aussi la **recherche de l'idéal**, la recherche d'une perception, d'une compréhension, de quelque chose qui n'est pas retrouvé ailleurs facilement, voire même quelque chose que quelquefois la drogue permet peut-être de comprendre.

Donc dans cette tension entre le possible et l'idéal, il y a l'idée d'engagement qui, du point de vue de la prévention, me paraît absolument essentielle. Pourquoi ? J'ai un peu tendance à penser qu'en matière de prévention on ne doit pas faire l'économie de cette notion d'engagement, voire comme j'essayais de le dire maladroitement ce matin, d'engagement commun entre jeunes et adultes par exemple.

Marie-Pierre HOURCADE

Je précise donc que le plaisir n'est pas l'objet de la prévention. C'est une entrée, et qui permet ensuite de travailler sur toutes ces notions dont nous parlons.

M. FATELA

Je ne sais pas si j'arriverai à dire de façon claire ce que je voulais dire. Il y avait deux points : l'un, c'est que ce matin nous avons opposé ce qui serait le plaisir de la drogue aux autres plaisirs, une pluralité de plaisirs qui seraient en opposition à la drogue. Or, ce mot "drogue" recouvre une multiplicité de rapports au plaisir. Il a été beaucoup question du rapport à l'extrême. On pourrait citer Bataille... Il ne faut pas opposer le plaisir de la drogue, qui serait une sorte d'archétype, et un autre type de plaisir. Ce rapport à la drogue n'est pas forcément un rapport de repli ou de différence, mais est revendiqué justement pour tenir le coup et pouvoir ne pas décrocher complètement de la société. Il y a aujourd'hui dans la consommation de produits chimiques un souci de lien social, un souci de rapport social.

L'autre point concerne le rapport à l'éthique et la drogue. Je pense que Wittgenstein pose la question de façon beaucoup plus radicale : il dit que la seule question éthique est de savoir si la vie vaut la peine d'être vécue. Ce n'est pas tellement le problème de la vie heureuse ou pas heureuse, bonne ou pas bonne, c'est vraiment est-ce que la vie vaut la peine d'être vécue? Je crois que c'est à quoi ces expériences extrêmes nous renvoient. Il est important que cette question permanente, qui n'est jamais elle-même une réponse, soit présente dans notre approche des drogues. On peut donc vraiment parler de la question du sens... c'est pour ça que les discours sur la gestion me gênent, dans la mesure où ils oublient ce que la toxicomanie met vraiment en évidence, c'est-à-dire justement de mettre en cause toute gestion, toute limite. Et si nous oublions d'en parler dans les messages de prévention, nous tomberons dans une pédagogie complètement bidon... C'est pour ça que pédagogie et plaisir me semblent antinomiques, parce que le plaisir, c'est justement ce qu'il y a de plus subjectif dans le sujet, qui échappe à toute transmission, à toute capacité de gestion, et c'est ce qui est intéressant dans le plaisir.

M. LEPINE

La France est un très beau pays, et c'est un beau pays où on aime beaucoup les théories. On aime beaucoup la complexité des théories... Par contre, la France a un handicap quand il s'agit d'avoir des modèles que l'on peut appliquer au niveau de l'action. J'aurais souhaité qu'on recentre un peu le débat, qui se situe par rapport à une semaine de prévention. On a discuté de la clinique du toxicomane, de l'approche existentielle de la toxicomanie, de la philosophie judéo-chrétienne, de choses qui sont extrêmement intéressantes, si on met en miroir plaisir et toxicomanie, mais je pense qu'il faudrait quand même recentrer le débat sur le problème de la prévention.

Par rapport à l'axe de la prévention, je pense qu'il y a un point important, et qui n'est pas seulement lié au problème de la toxicomanie et de la drogue, c'est-à-dire que les uns et les autres, dans le champ sanitaire, dans le champ pédagogique, s'aperçoivent que les enjeux de prévention tournent actuellement autour de deux notions : la première notion, c'est la prévention du type "Evitez ce qui fait peur", "Evitez ce qui est dangereux". Je ne vais pas parler de toxicomanie, mais de cholestérol : on interdit les aliments riches en cholestérol qui tend à réduire le risque cardiovasculaire et il y a une deuxième prévention, qui est plutôt de renforcement positif, qui

viserait à modifier les conduites alimentaires en recherchant les qualités apétitives et gustatives de certains aliments.

Donc, on a là des enjeux très forts. Ce que j'ai compris par rapport à la dimension qui est proposée à propos du plaisir, c'est de ne pas être simplement - Mme Sissa en parlait - dans le renoncement, en sachant quand même que, parfois, il faut avoir cette autolimitation, mais de penser également au profit. Essayer de mettre en place des politiques préventives qui sont du côté du profit est difficile (pas uniquement dans notre champ, dans tous les champs). La carte qui est proposée par rapport au plaisir est une carte qui peut se décliner dans cette dimension, à condition d'en voir toute la complexité, mais également en essayant d'arriver à des choses un peu claires.

Parmi les choses claires qui me paraissent assez importantes, on a dit il n'y a pas un plaisir de toutes les drogues. Je pense que c'est quelque chose d'à peu près consensuel. On a insisté également sur l'importance, dans la dimension de plaisir, du lien social, du lien partagé. Je crois que c'est un problème important, même s'il n'est pas facile. N'oublions pas que, par rapport au groupe qui est visé, essentiellement les gens jeunes si j'ai bien compris, actuellement, l'utilisation d'un certain nombre de produits sert à faciliter ce lien social. Donc, avoir une représentation du plaisir - avec certaines difficultés qui sont posées par certains groupes sociaux, ce qui renvoie peutêtre à la politique de la ville - comme alternative à un lien social partagé, qui passe actuellement par des produits. Je crois que c'est important.

La dimension hédonique dont il a été beaucoup question, je pense qu'elle est importante. Sur l'hédonisme, on peut avoir aussi d'autres approches que celles qui sont données aujourd'hui - je pense à des approches neurobiologiques - les gens qui travaillent actuellement dans la neurobiologie parlent de l'hédonisme. Par ailleurs, quelqu'un rappelait tout à l'heure que lorsqu'on interroge des gens jeunes et qu'on leur dit : le plaisir, ça vous fait penser à quoi ? Ils répondent la sexualité. Or, on en a parlé sur des modèles théoriques, mais je pense que par rapport à une politique de prévention vis-à-vis des gens jeunes, nous serons aussi confrontés à ce problème.

Marie-Pierre HOURCADE

Vous avez raison. C'est vrai qu'il est très difficile de ramener le sujet sur de l'opérationnalité. Mais je crois que c'est aussi un temps un peu obligé, cette réflexion théorique. Nous avons déjà essayé, en réunions interministérielles, de décliner les choses en termes d'action, de voir comment tout cela peut se traduire autour d'axes de travail. Mais je crois que c'est une occasion un peu exceptionnelle d'avancer le plus loin possible dans cette réflexion...

Béatrice PRAT

Il y a une approche qui semble manifestement se dégager dans les dernières remarques, c'est une proposition de travail sur des alternatives au plaisir de la drogue. Je pense que ce n'est pas obligatoirement une panacée, pour plusieurs raisons : d'abord parce que j'imagine mal comment cela pourra se traduire en termes de communication ; comment justifier l'alternative au plaisir de la drogue sans parler des risques inhérents à la prise de produit ? Pourquoi proposer une alternative à ce plaisir si ce plaisir est bon ? Il n'est pas possible de parler de l'alternative sans parler de ces dangers.

La deuxième question qui se pose, et je pense qu'elle se pose d'autant plus quand ce sont des adultes qui s'adressent à des jeunes, c'est que pour parler de ces plaisirs et proposer éventuellement des alternatives, il est très difficile, même si on cherche à l'éviter, de ne pas porter un jugement de valeur sur ledit plaisir. En revanche, je pense qu'il y a peut-être une piste à creuser - et elle va dans le sens d'une responsabilisation d'un certain nombre de comportements chez les jeunes -, ce serait de permettre et d'inciter chacun à s'interroger sur cette notion de plaisir, plutôt que de proposer des valeurs nouvelles, que de proposer des alternatives.

M. JEAMMET

Je me demande, au point où on en est, s'il n'y aurait pas aussi quelque chose qui se dégage sur l'importance d'un message informatif où les consignes venant des adultes seraient assez en retrait,... mais on se heurte aux problèmes légaux. Tout le monde sait que la drogue on en trouve tant qu'on veut, mais théoriquement c'est interdit. Une interdiction qui est à ce point subvertie pose quand même problème, parce qu'il y a quelque chose qui met les adultes assez mal à l'aise. On est vraiment à porte à faux... J'allais dire, est-ce qu'on va être du type informatif, c'est-à-dire "La drogue, ça vaut la peine qu'on s'informe", quelque chose de ce type-là, c'est-à-dire qu'on n'est plus en train de leur dire : on va vous empêcher, c'est défendu, etc. On sait très bien que ça ne marche que chez ceux qui ont déjà des interdits suffisamment structurés dans leur famille et qui se trouvent renforcés par ce discours.

Pour les autres, est-ce que cela ne vaudrait pas la peine de dire : "Il n'est pas nécessaire pour avoir du plaisir de gâcher sa vie" ou "Jusqu'où prendre des risques pour avoir du plaisir ? Informezvous", quelque chose d'un petit peu provocant... Mais il y a quand même la nécessité de dire que dans la vie il y a des obligations, des trucs embêtants, et il y a forcément des jeux d'opposition. Il n'y aura pas de campagne à laquelle tout le monde adhère. C'est impossible.

Le problème, c'est en effet de cibler un public très en danger, de dire : est-ce que pour ceux-là on peut un tout petit peu diminuer les risques ? Quitte à ce que cela fasse réagir les autres qui, eux, de toute façon, ont d'autres moyens de prévention.

Mme NEULAT

D'abord, vous demandez aux ministères un exercice très difficile, de se situer entre les théoriciens, les scientifiques et tous les apports que je trouve tout à fait passionnants... Donc, à nous de mettre tout ça en musique si je comprends bien! Il y a plusieurs questions sur lesquelles on revient toujours, et qui sont peut-être un peu triviales... D'abord sur l'âge de la prévention : d'après ce que j'ai vu sur les documents, la campagne s'adresse aux 15-25 ans...

Marie-Pierre HOURCADE

En effet, la communication ne se décline pas uniquement en termes de campagne. Par exemple, la réunion d'aujourd'hui, c'est déjà de la communication. Quand on échange des idées, on avance, on construit des choses, c'est de la communication. Je crois qu'il serait très risqué de lancer une campagne grand public sur le plaisir. Profiter de cette semaine européenne pour initier une réflexion entre adultes et jeunes sur la notion de plaisir dans la vie au quotidien, c'est autre chose! Il faut donc penser autrement la communication, autrement qu'en campagnes, ce que d'ailleurs avait préconisé le CFES.

Mme NEULAT

Ce n'était pas tellement en termes de campagne... c'est sur l'âge cible : apparemment, qui est sur les 15-25 ans...

Marie-Pierre HOURCADE

On s'adresse à tous les âges dans le cadre d'une politique de prévention globale... c'est certain. Cependant, la tranche d'âge des 15-25 ans sera prioritaire dans le cadre de cette semaine. C'est un choix, toujours un peu arbitraire. Si on pense qu'il est -important qu'il y ait une action à l'adresse des 12-15 ans et si vous nous le proposez, pourquoi pas, bien entendu.

Mme NEULAT

C'est une question que je pose parce que là on cible, en fait, les jeunes consommateurs. On n'est pas dans ce qu'on appelle habituellement prévention primaire...

Marie-Pierre HOURCADE

On souhaite essayer de modifier, de tendre à une modification des comportements. On n'aura jamais une consommation zéro, il faut être lucide. Par contre, essayer d'influer sur les comportements de consommation, sur ceux qui consomment déjà, c'est une approche nouvelle. Ceux qui nous intéressent dans cette Semaine, sont ceux qui sont déjà dans la consommation. Et tout à l'heure, quand je rappelais les travaux du professeur Parquet en disant qu'il faut essayer d'intégrer cette distinction entre usage, abus et dépendance, je crois que nous sommes bien dans cet objectif.

Danielle VASSEUR

C'est vrai que nous allons rentrer dans un exercice dont nous n'avons pas véritablement de pratique; il s'agirait de s'adresser à des jeunes consommateurs et de pouvoir proposer un certain nombre de repères par rapport aux risques qu'ils encourent à l'égard d'une consommation de produits illicites. On entreprend un exercice nouveau dans ce domaine. Ceci dit, je pense qu'il y a aussi toutes les actions qui relèvent de la prévention qui vise principalement à éviter l'initialisation à la consommation d'un produit. Et puis il y a un troisième public, qui n'est pas celui que nous ciblons, mais qui correspond aux vecteurs de la prévention, les adultes, les parents, les familles, l'environnement immédiat du jeune. Et puis l'idée de définir une tranche de la jeunesse, ce serait un peu en contradiction avec l'idée de mettre en oeuvre des actions de proximité. Forcément, les actions de proximité ciblent des publics spécifiques distingués par l'âge, par la vie qu'ils mènent, les difficultés qu'ils rencontrent, ou plein d'autres choses. On peut imaginer que les initiatives sur le terrain se rapprocheront davantage des préoccupations réelles des gens.

Mme NEULAT

Je voulais revenir au problème de la loi, qui pour nous reste quelque chose de très important, notamment dans le contexte actuel des établissements scolaires. Il faut voir qu'on est dans un contexte général, on n'est pas simplement dans un contexte de prévention de la toxicomanie, on est dans un contexte de mise en oeuvre d'un plan de prévention de la violence dans les établissements scolaires. Cette approche par rapport à la loi me semble donc importante, et il faudrait quand même qu'on éclaire notre position par rapport aux contradictions de la loi actuelle.

Ensuite, la position qui me paraissait avoir fait l'objet d'un consensus jusque-là, c'est l'approche par rapport aux produits et par l'information par rapport aux produits, qui est un point me semble-t-il important en matière de prévention. D'après ce qu'a dit Mme Sissa, il y a une approche par rapport au fonctionnement chimique interne, mais je pense qu'on pourrait peut-être aborder aussi une autre voie, la pertinence ou non de cette approche par rapport aux produits : comment doit-elle être faite ? Quelle est la place de l'information et du cognitif par rapport à une prévention ? Je crois que ce sont là des questions centrales.

Marie-Pierre HOURCADE

Notre préoccupation effectivement, ce sont les consommateurs. Cette démarche de réflexion, de débat à partir du plaisir, intéresse bien sûr l'ensemble des jeunes. Mais notre souci, c'est d'éviter le passage de l'usage à l'abus. Parler de plaisir, essayer de faire réfléchir les jeunes sur le monde de l'affectivité, c'est les renforcer et les aider à développer leurs protections. Pour les plus fragiles, c'est les aider à développer des facteurs de protection.

Mme BROSSIER

Il me semble effectivement qu'il ne faut pas rater la cible des jeunes qui sont usagers et que c'est bien la MILDT qui nous entraîne dans cette aventure. Mais tout l'intérêt de cette histoire, c'est que justement on ne va pas cibler une population donnée, mais l'ensemble des jeunes dans les classes, dans les collèges, dans les services de la PJJ, dans les quartiers, et il me semble que ce qui est intéressant, c'est que tous les jeunes vont pouvoir s'y retrouver, même s'ils ne sont pas du tout consommateurs de produits.

Mme de VEYRINAS

Je crois que le point qui est tout à fait important, c'est de conforter le jeune dans le choix de son plaisir. Et c'est bien dans ce sens-là que l'objet de notre réflexion est posé.

Giulia SISSA

Je voudrais parler de ce qui me paraît une sorte de résonance tout à fait immédiate entre les préoccupations empiriques, concrètes, d'intervention, et ce que justement la philosophie semble pouvoir dire dans son langage.

Je crois qu'en lisant simplement le programme de cette journée, il me semble qu'on trouve à première vue la théorie du plaisir-sensation ("plaisir et temps immédiat, les plaisirs au quotidien, prise de conscience de la sensation, de l'émotion, de l'appartenance au groupe") : ici, le concept est justement la définition du plaisir comme sensation, même si ce n'est pas dit de manière solennelle. Mais le concept est là.

"Plaisir différé dans le temps" : c'est le défi du principe de réalité. Et là, je voudrais revenir à la question : on ne peut pas apprendre le plaisir. Mais on peut, en revanche, travailler le plaisir sur le mode du raffinement, de la cultivation, de l'entretien du plaisir. En un sens, le défi freudien, c'est le défi du principe de réalité, apprendre à différer le plaisir dans le temps. Mais c'est aussi un concept de communication qui pourrait peut-être être exploité. L'idée que, si je renonce maintenant à la décharge, à la gratification immédiate, ce n'est pas pour toujours, mais c'est pour jouir mieux demain, autrement mieux demain. Le principe de réalité est ce que j'appellerai le principe de plaisir pour adulte, c'est-à-dire avec cette dimension de capacité de soutenir le renvoi dans le temps. Et donc, je crois que votre deuxième point, c'est tout à fait ça, c'est cette idée très importante qui est à mon sens une sorte de mot d'ordre de la pédagogie en général : qu'est-ce que c'est pour un enfant grandir ? Pour Freud, c'est justement être capable de passer du principe de plaisir et de la déception du renoncement, à la capacité d'ajourner, à la capacité de dire demain, qui est le principe de réalité, mais au plaisir demain, pas au sacrifice demain. C'est ça la chose importante.

Et puis, le point "plaisir et découverte", c'est la théorie du plaisir-préférence qui est là : "voyages, échanges, attrait de l'inconnu, mobilité, idée de fédérer les jeunes sur des missions humanitaires, la découverte de l'autre, la découverte du monde", c'est exactement ce que, en d'autres mots, un philosophe appelle le plaisir-préférence. Je vois tout à fait plus qu'une affinité, une identité d'idée, entre ce qu'un philosophe peut dire et ce que cette Semaine peut vouloir mettre au centre de sa stratégie, même si le langage est un peu différent (mais pas tellement après tout).

Ce qui me paraît intéressant, c'est de juxtaposer des stratégies diverses, différentes. C'est vrai qu'il y a des sujets différents : le sujet kantien, le sujet nietzschéen ; peut-être faut-il s'adresser aux deux, s'adresser à la fois à ceux qui sont capables de penser leur vie en termes précisément de valeurs par opposition au plaisir, et à ceux qui ne pourraient pas ne pas préférer un plaisir plus intense. Donc, peut-être qu'il faut des rhétoriques diversifiées, sans avoir peur d'une sorte d'éclectisme philosophique. Après tout, la philosophie est un répertoire d'idées à notre disposition. Il ne faut pas être trop historiciste, il faut y puiser de manière très pragmatique.

Maintenant, il y a eu toutes sortes de remarques et de questions, est-ce que je peux les passer en revue ?... Vite !

- La question de la passion pour la gastronomie de la chose : je crois que c'est important, parce qu'il y a une rhétorique du produit, de la compétence du produit, et c'est une autre façon d'aller parler là où l'interlocuteur se trouve. Ce que j'avais maladroitement en tête quand je parlais des endorphines, c'est que quelqu'un qui est dans l'usage de drogues peut utiliser l'argument des endorphines comme un argument de légitimation de prise des opiacées : puisque de toute façon c'est naturel, pourquoi pas un peu plus ? Mais on peut utiliser l'argument dans l'autre sens qui est de dire : pourquoi un peu plus, alors que c'est si bien d'ores et déjà ? Je ne suis pas médecin, mais avec un peu d'attention, on peut entrer là-dedans et les modèles explicatifs aident à devenir conscient de ses ressources. En neuropharmacologie, justement, il y a une expression du genre la « capacité hédonique ». C'est très intéressant de se penser comme doué d'une capacité hédonique, qui est comme une sorte d'équipement qu'on peut cultiver. On a des papilles gustatives qu'on peut utiliser, plus ou moins... et il y a un art comme il y a un art amoureux il y a un art de la cuisine, et il peut y avoir un art de son rapport au plaisir, surtout dans une culture comme la culture française, qui n'a pas peur de ça...
- La question de l'engagement. Pour moi, l'engagement est un des synonymes possibles de souci. Donc, oui, l'engagement est une des manières du souci de se manifester : être engagé dans, être tendu vers, être préoccupé par... Je vois très bien l'engagement du côté de la prévention, bien sûr. Je ne sais pas jusqu'à quel point je vois l'engagement dans l'usage de drogues, à cause justement des effets de suspension de la tension soucieuse. Mais j'ai peut-être tort.
- La question radicale : est-ce que la vie vaut la peine d'être vécue ? Oui, c'est une manière de poser la question, mais nous étions en train de parler de la valeur du plaisir, pas de la valeur de la vie... Je crois qu'il y a aussi une réflexion philosophique sur la valeur de la vie, de la vie examinée, et que ce n'est pas parce qu'on pose la question radicale que dans la pratique de notre vie de tous les jours, nous ne sommes pas constamment confrontés au choix du plaisir comme critère. C'est tout le temps, je crois. Qu'est-ce qui vous fait lever le matin ?

M. JEAMMET

Simplement pour ne pas rester sur un malentendu au sujet de l'autorité : je crois que c'est un problème central, et parce que c'est un problème central, il faut le prendre avec beaucoup de précaution. Parce que rien de tel pour déclencher des zizanies entre les adultes que de parler d'autorité. Et ces zizanies entre les adultes, c'est du pain béni pour les jeunes ; ils vont s'y jeter à fond. Je crois qu'il faut que l'autorité s'exerce d'une manière cohérente, c'est-à-dire en conformité avec une société libérale qui a ses avantages, ses inconvénients, ses risques, et en particulier dans les établissements scolaires, je ne vois pas comment, dans une société comme la nôtre, on peut parler uniquement en termes de règlements. La société scolaire, ce n'est pas une juxtaposition d'experts qui viennent donner leurs cours. Ce n'est possible que quand ils ont des élèves très structurés en face d'eux. Devant des élèves qui sont en grande difficulté, l'autorité ne peut venir que d'un travail, d'un rappel des règlements (il n'y a pas de raison de les laisser bafouer), mais il faut qu'il y ait un travail préalable du groupe. Sinon, l'exercice d'une autorité qui viendrait comme ca d'en haut, va entraîner, entre les adultes, des conflits et des règlements de comptes qui, évidemment, en face, ne feront qu'exciter les jeunes, et on obtient des passages à l'acte. A la limite, on repousse un peu au dehors un certain nombre de problèmes, mais ils vont revenir avec force s'il n'y a pas ce travail de cohérence entre les adultes, si on ne voit pas que l'autorité doit se dégager d'un travail préalable d'intégration d'une conduite à tenir par des adultes, qui s'appuient sur des règlements. Et là, l'autorité de l'Etat peut dire : je vous rappelle qu'on tient à ces règlements, mais il faut qu'il y ait quand même un travail préalable, sinon je crois qu'on va aboutir à une exacerbation des problèmes. On ne peut pas simplement faire un rappel à la loi comme cela, sans que ce soit un minimum intégré par des adultes et là, malheureusement, il y a fort à faire.

J.D. / 16.12.97